

www.e-rara.ch

Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815

Gayant, Paul

Paris, 1838

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1799.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

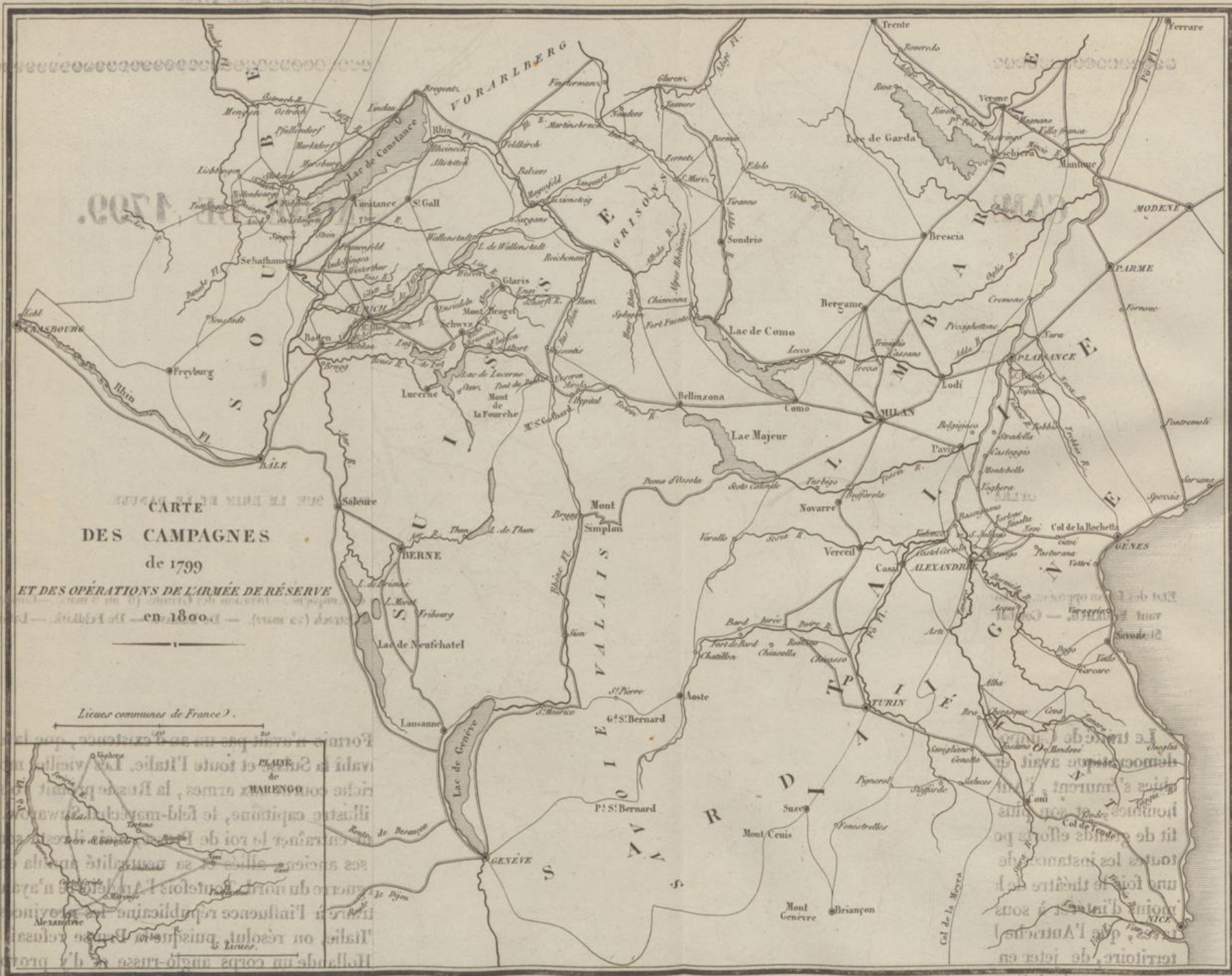
e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

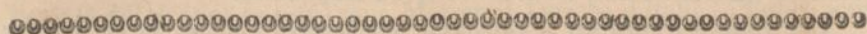


CARTE
DES CAMPAGNES
de 1799

ET DES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE RÉSERVE

en 1800

Lignes communes de France



CAMPAGNE DE 1799.

I.

OPÉRATIONS SUR LE RHIN ET LE DANUBE.

Etat des forces opposées.—Plan de campagne.—Invasion des Grisons (6 au 8 mars).—Combat devant Feldkirch. — Combat d'Ostrach (22 mars). — De Tanfers. — De Feldkirch. — Bataille de Stokach.

Le traité de Campo-Formio n'avait pas un an d'existence, que la forme démocratique avait envahi la Suisse et toute l'Italie. Les vieilles monarchies s'émurent, l'Autriche courut aux armes, la Russie promit 100,000 hommes, et son plus illustre capitaine, le feld-maréchal Suwarow. On fit de grands efforts pour entraîner le roi de Prusse, mais il resta sourd à toutes les instances de ses anciens alliés et sa neutralité annula encore une fois le théâtre de la guerre du nord. Toutefois l'Angleterre n'ayant pas moins d'intérêt à soustraire à l'influence républicaine les provinces bataves, que l'Autriche l'Italie, on résolut, puisque la Prusse refusait son territoire, de jeter en Hollande un corps anglo-russe et d'y provoquer une contre-révolution en faveur de la maison de Nassau. C'était, du reste, un mouvement secondaire trop éloigné des opérations principales

pour en attendre ou pour leur prêter secours. La question devait se vider dans les vallées du Pô, du Danube et du Haut-Rhin.

Les troupes françaises se rangèrent sur la rive gauche de ce dernier fleuve et sur la rive droite de l'Adige. Les impériaux filèrent par le Tyrol et le Voralberg, et leur première démonstration hostile fut l'envahissement des Grisons.

Ils s'avançaient ainsi en flèche sur l'arête culminante des grandes Alpes, de manière à menacer à revers les républiques cisalpine et helvétique et à s'ouvrir, par le Valais, la route du midi de la France. Deux armées se déployèrent pour soutenir cette attaque; l'une sur l'Adige, l'autre sur le Lech : enfin les Russes accoururent également répartis entre elles.

Toutes ces forces ne formaient que deux grands commandemens : l'armée d'Allemagne sous l'archiduc Charles (117,000); l'armée d'Italie (54,000) sous le feld-maréchal-lieutenant comte Kray qui avait ordre de céder le premier rang à Suwarow. Les renforts russes devaient en porter le total à plus 250,000 combattans. Elles étaient ainsi réparties : la droite de l'archiduc (24,000 hommes, général Starray) au Rauhe-Alp; les avant-postes au Mein; la gauche (25,000 hommes, général Kotze) dans le Voralberg occupant les Grisons; le centre, en marche pour remplir l'intervalle entre le Danube et le Rhin (66,000 hommes conduits par le généralissime en personne); la droite de Kray (18,000 hommes, général Bellegarde) dans le Tyrol, le centre et la gauche (36,000 hommes sous lui-même) de Vérone à Legnago et autour du lac de Garde.

Le système général des opérations était de part et d'autre offensif. Du côté des Français, il était basé sur une idée empruntée à la tactique. On se proposait pour but cette même crête culminante des Alpes par laquelle les impériaux avaient dessein de pénétrer. Comme les hauteurs sont d'ordinaire la clef d'un champ de bataille, on crut qu'on serait maître de la campagne si l'on prenait possession des monts qui dominant l'Allemagne et l'Italie. En conséquence les armées républicaines, appuyant celles du Rhin à droite, celle de l'Adige à gauche, eurent ordre de s'en emparer. C'était une étrange déviation des leçons de 1796. On préparait un mouvement général de concentration dans des localités où à chaque pas il devait être contrarié par le terrain et l'on attachait trop d'importance à des positions faciles à couvrir, que d'ailleurs on eût annulées en faisant irruption soit en Bavière soit au-delà de l'Adige.

A cette faute on en ajouta deux autres non moins désastreuses. D'abord celle de laisser l'armée de Macdonald au fond de l'Italie, où elle n'eut aucun rapport avec l'idée de l'attaque, puis celle de trop diviser le commandement.

Outre 10 à 12,000 hommes très utilement placés en Hollande, entre-

tenus aux frais de la république batave, le Directoire mit sur pied cinq armées : l'armée du Danube (38,000) sous Jourdan, rassemblée en Alsace, l'armée d'Helvétie (30,000) sous Massena ; l'armée d'Italie (43,000) sous Scherer ; l'armée de Naples (27,000) sous Macdonald, enfin l'armée d'observation réunie autour de Mayence (20 à 25,000) commandée par Bernadotte.

Ici l'on est arrêté par une réflexion douloureuse. Qu'étaient donc devenues les grandes illustrations des premières campagnes ? Une seule reparaisait sur la scène, tant les orages politiques sont prodiges d'hommes qu'ils enfantent et qu'ils dévorent !

Hoche était mort victime d'un mal aigu qu'on n'avait pu définir. Pichegru s'était éteint dans de misérables intrigues. Moreau, soupçonné de les avoir favorisées, était relégué dans l'état-major de l'armée d'Italie. Championnet avait à se faire pardonner sa juste sévérité à l'égard des créatures du Directoire. Enfin l'expédition d'Egypte avait enlevé à la France Kleber, Desaix et Bonaparte. Des quatre collègues de Jourdan Scherer seul avait commandé en chef, on se souvenait de ses victoires de la Fluvia, de Loano ; sa bravoure, son coup-d'œil étaient hors de doute ; cependant il n'était propre qu'au second rang ; sévère jusqu'à la dureté, il ignorait l'art d'agir sur les masses, d'exciter leur dévoûment, et il manquait de décision. Les trois autres étaient dignes du premier grade, mais ils ne l'avaient pas encore occupé.

Avant la jonction des Russes on voulut prendre l'initiative. Selon le plan arrêté, Jourdan passa le Rhin à Kehl et à Bâle pour se déployer entre le Danube et le lac de Constance, et Scherer se mit à tâter le Bas-Adige, après avoir détaché de sa gauche la division Dessolles, pour pénétrer aux sources de ce fleuve. Pendant ce temps, Massena faisant front au Rhin, avant son entrée dans le lac, forma ses colonnes pour pivoter sur sa gauche, porter sa droite aux sources de l'Inn et s'aligner à Dessolles en occupant la vallée de l'Ill.

On croyait, au moyen d'une double attaque de front, déblayer sans peine les Grisons, le Haut-Tyrol et le Voralberg. Mais on rencontra dans les obstacles naturels, dans ceux que l'ennemi sut préparer, des difficultés qui déjouèrent tous les projets. On obtint toutefois dans les détails de l'exécution de brillans succès.

Massena se trouva le premier en présence de l'ennemi ; il somma Hotze de faire évacuer les Grisons qu'occupaient 7000 hommes, sous Auffenberg. Pour toute réponse, le général autrichien se mit en défense : il s'était couvert à Feldkirch d'une belle ligne de retranchemens et, près de Mayenfeld, le mamelon de Luciensteig, surmonté d'un fort qui ferme la vallée, semblait flanquer suffisamment Auffenberg.

Cependant, après quelques manœuvres propres à tromper son adversaire, Massena, pendant la nuit du 5 au 6 mars, prit les armes et jeta trois colonnes au-delà du Rhin, l'une au-dessous de Feldkirch, les deux autres à Balzers et au-dessus de Reichenau, de manière à envelopper le corps des Grisons.

Dans la journée du 6, le centre se porta de Balzers à Mayenfeld, conduit par le général en chef qui s'inspira des souvenirs de Roveredo. La position était la même, il s'agissait d'enlever un défilé barré par un petit fort. Mais, ce château est dominé par des rochers à pic; des tirailleurs s'y glissèrent au moyen d'un long détour, et par leurs feux plongeurs ils déblayèrent le rempart que l'on monta d'assaut.

De leur côté, l'aile gauche, commandée par le chef d'état-major Oudinot, attaqua vivement les retranchemens de Feldkirch, et la droite couronna les hauteurs au-delà de Coire. Auffenberg n'avait plus de retraite. Rassuré contre Hotze par la possession de Luciensteig et par la diversion qui le retenait sur l'Ill, Massena entassa les impériaux dans Coire, où, après une vive résistance, ils furent obligés de capituler et de déposer les armes.

Sans perdre un instant, il se retourna contre Feldkirch et donna sur plusieurs points l'assaut; mais il échoua devant la ligne formidable où Hotze s'était renfermé.

Toutefois, on était maître du cours du Rhin et des Grisons, et l'on pouvait s'étendre jusqu'à l'Inn. Lecourbe, avec la division de droite, s'y rendit par la vallée de l'Albula. On pensait, que dans le même instant Dessolles arrivait sur le Haut-Adige, et l'on espérait que les deux divisions réunies, en débordant les sources de l'Ill, menaceraient Hotze à revers et l'obligeraient à la retraite. Mais, Dessolles avait à faire un si long détour, qu'il y avait de la témérité à compter sur la précision de son entrée en ligne. Il n'y était pas encore lorsque Lecourbe, traversant les Alpes Rhétiennes, déboucha dans l'Engaddine. Bellegarde put alors lui tenir tête de front et en même temps menacer son flanc, en faisant filer sa brigade de Laudon sur les hauteurs entre Taufers et Zernetz.

Lecourbe, obligé de contenir Laudon pendant qu'il abordait les positions capitales de Nauders et Finstermuntz, fut repoussé et Massena retourna vainement pendant trois jours à l'assaut des redoutes de Feldkirch.

Cependant, l'armée du Danube attendait, pour entrer en opérations, que Massena eût dépassé la pointe du lac de Constance, lorsque l'archiduc, rassuré de ce côté par la glorieuse résistance de Hotze, se résolut à frapper les premiers coups.

Jourdan, couvert par l'Aach et l'Ostrach, ruisseaux qui se jettent l'un dans le lac, l'autre dans le Danube, appuyait à droite de manière à in-

quiéter Bregentz et à tendre la main à l'armée d'Helvétie. Le prince appela, pour le contenir de côté, Hotze avec 10,000 hommes qu'il établit à Lindau. Après quoi il mit toutes ses forces en avant pour pénétrer entre les sources des deux cours d'eau qui le séparaient de l'armée française.

Un sol montueux et boisé lui permettant de masquer ses manœuvres, il poussa inopinément contre le centre une colonne de 20 à 25,000 hommes, et animé par l'espoir de couper en deux la ligne de cantonnemens, il ouvrit le feu devant Ostrach. Lefebvre s'y trouvait avec 10,000 hommes d'avant-garde ; sans tenir compte de la supériorité des ennemis, il leur tint bravement tête ; puis, lorsqu'une blessure grave l'eut éloigné du champ de bataille, Soult, à sa place, continua de désorganiser les assaillans. Toutefois, les moyens d'attaque étaient hors de proportion avec ceux de la défense, et la droite de l'archiduc menaçait de déborder par Mengen. L'honneur des armes était sauvé ; les troupes avaient conservé leur élan ; Jourdan les replia dans une position plus resserrée et s'établit d'Emingen à Steislingen, le centre autour d'Aach.

Rien n'était compromis et l'on était en mesure de livrer bataille. Vaincue, l'armée pouvait aisément se retirer par Schaffhouse ou à travers les montagnes Noires ; victorieuse, elle fixait la fortune pour toute la campagne. On savait d'ailleurs que Massena allait encore attaquer Feldkirch. Jourdan fit ses dispositions pour le soutenir et pour s'emparer de Stokach. Il s'avança sur cette ville au moment même où l'archiduc en sortait pour venir à lui.

On était en effet aux prises dans le Voralberg et l'Engaddine. Dessolles, soutenu par une flottille lancée sur le lac de Garde et par des détachemens engagés près des sources de l'Oglio, après avoir longé le lac de Côme, traversé Sondrio et Tirano, était enfin parvenu au pied des monts qui séparent les sources de l'Adige de celles de l'Adda. Laudon croyait l'arrêter tout court au moyen des retranchemens dont il avait fermé l'entrée du défilé de Taufers. Mais, on était habitué à se jouer des difficultés ; les soldats de Dessolles, appuyant à droite, gravirent des montagnes couvertes de neige et de glace et se laissèrent glisser au fond de l'un des vallons où commence l'Adige. Ils gagnèrent ainsi Glurentz où ils entrèrent par surprise, et se trouvèrent sur les derrières de Laudon. Dans le même instant, Lecourbe aborda Taufers et enleva tout à-la-fois les postes de Nauders et Finstermuntz. La brigade autrichienne forte de 5000 hommes, entourée de tous côtés, fut obligée de mettre bas les armes ; son général seul s'échappa avec quelques cavaliers.

Ce brillant succès arrivait trop tard. D'ailleurs Massena, sans en attendre les conséquences, avait cru pouvoir profiter du départ de Hotze avec 10,000 hommes pour brusquer l'attaque de Feldkirch. Cette ville,

si long-temps disputée, s'élève entre deux forêts, à deux mille toises du Rhin, dans une étroite vallée que traverse l'Ill et que renferment des mamelons assis sur une base de rochers à pic. Elle n'est abordable que par les routes de Bregentz et de Mayenfeld, qui forment un long défilé dont les issues étaient fermées, d'un côté par un fortin et quinze redoutes, de l'autre par une double ligne de retranchemens. L'ensemble de ces travaux présentait un front de près d'une lieue. Ils épuisèrent encore une fois l'ardeur de Massena. Après une journée meurtrière, il rentra dans ses quartiers affaibli de 2000 hommes.

Jourdan marchait donc au combat pour seconder une opération manquée. Ses forces étaient inférieures; il avait inutilement insisté pour que Bernadotte l'appuyât en remontant la vallée du Necker. Mais, en reprenant subitement l'attaque, il avait l'avantage de surprendre les Autrichiens. Ceux-ci se déployaient en couvrant tout le cours de la Stokach depuis Liebtingen jusqu'au lac, et lorsque les Français les abordèrent ils se trouvaient les uns en-deçà, les autres au-delà de ce ruisseau sinueux. L'armée du Danube, formée en trois colonnes, suivit les chemins de Stokach, Walhvies et Liebtingen, et le premier choc fut tout en sa faveur : les impériaux qui avaient passé la rivière furent culbutés et rejetés sur l'autre rive. La droite s'empara du pont de Walhvies et le centre prit position auprès de Nellenbourg, sur des hauteurs qui ferment le débouché de Stokach. Mais à gauche, le succès fut encore plus marqué. Saint-Cyr perça jusqu'à Liebtingen et entassa la droite ennemie dans un bois situé au-delà du cours d'eau; puis changeant de direction à gauche, il se mit à la presser, à la chasser du bois, à la pousser en désordre sur la ville.

Ces mouvemens avaient employé cinq à six heures : la gauche et le centre des impériaux étaient paralysés, leur droite en pleine déroute, et Jourdan pouvait croire la bataille gagnée. Il voulut la rendre décisive et il étendit sa gauche de manière à couper la ligne de retraite de l'archiduc. Avec la disproportion des forces, c'était trop tenter la fortune. Le prince, placé dans l'alternative de vaincre ou d'essuyer un immense désastre, aima mieux courir encore la chance des armes. Il saisit ses réserves, les porte à sa droite, aborde Saint-Cyr et le replie dans le bois qu'il avait dépassé; puis, pour l'en déposter, il charge lui-même à la tête de ses grenadiers. L'engagement fut terrible. Jourdan chercha à rompre la colonne d'attaque en faisant donner sa cavalerie; mais cette manœuvre ne fut pas exécutée, et Saint-Cyr, abandonné à lui-même, finit par céder. Les impériaux regagnèrent le terrain qu'ils avaient perdu et menacèrent à leur tour de prendre l'armée à revers par sa gauche. Il fallut vider le champ de bataille où l'on avait perdu 10,000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Un si cruel échec ulcéra Jourdan : c'était pour la seconde fois que par la stricte exécution de plans qu'on lui avait imposés, il compromettait sa gloire si justement acquise à Fleurus, à Wattignies, à Aldenhoven. Après avoir ramené sur le Rhin les débris de son armée, il se démit du commandement et partit pour Paris. A la même époque, Bernadotte mécontent de l'organisation de l'armée de réserve, quitta son poste. Toutes les troupes passèrent sous les ordres de Massena.

II.

OPÉRATIONS EN ITALIE.

Combats de Pastringo (26 mars). — De Polo — Bataille de Magnano (5 avril). — Bataille de Cassano (27 avril). — Combat de Bussigeano (12 mai). — Retraite de Moreau dans la rivière de Génes (mai).

Dès le début, on était arrêté en Allemagne et l'on n'avait plus en Italie le grand capitaine qui, dans la campagne précédente, avait su se passer de la coopération des autres armées. On avait mis en oubli ses enseignemens, et c'est surtout de ce côté que les combinaisons arrêtées par le Directoire eurent des conséquences déplorables. Avec 80,000 hommes, on ne parut nulle part supérieur en nombre; on laissa l'ascendant aux impériaux. Macdonald détaché à Naples, une division en Toscane, Dessolles perdu dans les rochers de l'Engaddine, ne furent d'aucun poids dans la balance qui pencha sans hésitation en faveur de l'ennemi.

Scherer réduit à 33,000 hommes, avait ordre de forcer la ligne de l'Adige, qui était alors tournée contre lui. Kray la défendait avec 36,000

hommes occupant Vérone et Legnago; il couvrait par un camp retranché à Pastrigo les célèbres positions de Rivoli.

Comme Jourdan, Scherer avait subordonné son attaque au succès de Massena. Lorsqu'il sut l'action engagée sur les Hautes-Alpes, il fit ses apprêts. Son but était d'ouvrir les routes du Tyrol, de porter à Trente la division Serurier pour y rallier Dessolles, de prendre en flanc et à revers le cours de l'Adige et de forcer les Autrichiens à l'abandonner. Il devait donc avant tout enlever les redoutes de Pastringo et les ponts de Polo, qui les liaient à la rive gauche du fleuve.

Son armée était composée de six divisions; il en prit trois et, au moyen de vives démonstrations contre Vérone et Legnago, il tint l'ennemi en échec. Pendant ce temps, Moreau avec le reste de la troupe, poussa un camp et l'emporta après trois heures du combat le plus ardent. 4000 morts, 5000 prisonniers, des canons, des drapeaux, furent le fruit de cette glorieuse journée.

Mais l'armée d'Helvétie étant contenue à l'entrée du Voralberg, Dessolles n'avait pu s'avancer dans le Haut-Tyrol et toutes les dispositions de Scherer portaient à faux. Ce général se résigna néanmoins; il savait que les Russes, qu'un renfort d'impériaux, accouraient à marches forcées. Il voulut les prévenir; il reprit son attaque en la combinant de manière à envelopper Vérone.

Avec ses trois divisions en colonne serrée, il se disposa à passer l'Adige entre Vérone et Legnano, et il ordonna à Moreau de déboucher par les ponts de Polo et de porter les premiers coups. Serurier ouvrit de ce côté la marche, depuis trois ans il n'avait point quitté l'Adige. Ses vieilles troupes étaient familiarisées avec ce champ de bataille. Elles abordèrent les Autrichiens avec leur valeur accoutumée, les culbutèrent et s'étendirent jusqu'aux montagnes qui bordent la route de Vicence. Mais Kray, averti par l'affaire du 26, s'était concentré à Vérone; il fit sortir de la ville trois fortes colonnes, qui tombèrent sur la division française. Avant que Scherer eût ouvert le feu et que Moreau fût en mesure de le soutenir, elle fut repoussée jusqu'aux ponts. On se pressa trop de les détruire, et la queue de la colonne, forte de 1500 hommes, fut enlevée par l'ennemi.

Le lendemain de cet échec, le général en chef, ayant rappelé Moreau, rangea toute l'armée de Villafranca à l'Adige, dans le dessein de forcer le passage en se ruant en masse sur un seul point. Cependant, les Autrichiens, enhardis par leur succès, débordant par Polo et Vérone, se déployèrent jusqu'à Pesceira avec l'intention de prendre l'offensive.

Leur but paraissant être de tourner la gauche de l'armée française et de l'envelopper entre le Bas-Adige et le Pô, Scherer résolut aussi de livrer bataille.

Elle s'engagea avec cette circonstance singulière, que les deux généraux firent front en même temps : Kray, pour rompre par le flanc la colonne qu'il supposait occupée à passer l'Adige : Scherer, pour détacher de Vérone les troupes qui en étaient sorties et les acculer au lac de Garde.

Leurs dispositions se ressentirent de cette analogie entre leurs projets. L'armée française était rangée de manière à peser fortement sur la gauche des impériaux. Les divisions Victor et Grenier s'avancèrent appuyées à l'Adige; celles de Hatry et Montrichard, formant le centre commandé par Moreau, se déployèrent hors du camp de Magnano, liées avec les précédentes par la division Delmas, placée en avant-garde. Serurier resta seul à gauche à la garde de Villafranca. Les impériaux étaient en ordre inverse. Il en résulta qu'au premier choc, les deux ailes droites furent victorieuses. Celle de Kray enleva Villafranca. Mais Victor et Grenier obtinrent un succès plus marqué; ils mirent l'ennemi en déroute, anéantirent un de ses régimens, et secondés par Moreau, qui de son côté portait de rudes coups, ils parvinrent jusqu'aux glacis de Vérone. Dès-lors le général autrichien fut forcé d'abandonner ses plans offensifs et de s'attacher à contenir Moreau, à tourner, à rejeter dans la plaine les deux divisions de la droite. Il y réussit après de longs et sanglans efforts. Pendant qu'une forte colonne masquait Victor, toutes les réserves heurtèrent Grenier et le firent reculer. Elles regagnèrent d'abord le terrain perdu, puis s'adossant à l'Adige elles forcèrent les deux divisions à se replier sur le centre. Kray fit alors reprendre vivement l'attaque sur toute la ligne; mais Moreau fut victorieux au centre, et Serurier resta enfin maître de Villafranca. La nuit mit fin à ce combat indécis. Les pertes étaient à-peu-près égales. Chaque armée était affaiblie de 2 à 3000 morts et de 3 à 4000 prisonniers, et de part et d'autre on avait manqué son but. Mais la position de l'armée française était la plus désavantageuse, puisqu'à droite elle n'avait plus d'appui. Elle commença sur-le-champ à se retirer; le lendemain, elle prit position sur la Molinella et le surlendemain derrière le Mincio.

|| Cette défaite mit le comble à l'impopularité et au dégoût de Scherer. Il n'y avait pas dans l'armée un soldat qui ne connût l'importance de l'Adige et l'on frémissait d'indignation en s'éloignant de ces rives signalées par tant de victoires. Cependant la flottille du lac de Garde fut renfermée dans Peschiera par les bâtimens ennemis; les postes de l'Oglio et de la Chiese furent repoussés jusqu'à Brescia; enfin, Kray passa le Mincio à Valeggio pour investir Peschiera. Scherer, débordé par sa gauche, avait deux partis à prendre : livrer bataille, la droite appuyée au Mincio, au risque de commettre le sort de la Lombardie aux chances de la journée et de faire retraite au-delà du Pô par le pont de Crémone; ou

bien se replier au centre du Milanais, rallier Dessolles, appeler des renforts et disputer le passage de l'Adda. Il adopta cette dernière combinaison; après avoir jeté Montrichard sur la rive droite du Pô, pour couvrir la retraite de Macdonald qu'on rappelait enfin de Naples, il porta son quartier-général à Milan et rangea les cinq divisions qui lui restaient sur l'Adda la gauche à Lecco, le centre à Cassano, la droite à Lodi et Pizzighitone.

Malgré la difficulté de défendre l'Adda, Kray eût peut-être hésité à marcher sur Milan en laissant sur ses derrières la nombreuse garnison de Mantoue, Montrichard et l'armée de Naples, mais le corps autrichien de Melas et les Russes entrèrent en ligne. Suwarow prit aussitôt le commandement en chef. Ce général arrivait précédé d'une grande renommée due à des coups de main audacieux. Doué d'une rare tenacité et d'une extrême bravoure, il affectait une sauvagerie moscovite et des singularités qui en avaient fait l'idole du soldat. Maître d'exalter ses troupes, il était sûr d'en obtenir de grandes choses; mais il ignorait l'art de faire mouvoir des armées nombreuses et le commandement de cent mille hommes était au-dessus de sa portée. Il sut toutefois, la plupart du temps, réparer à force de hardiesse le vice de ses combinaisons.

Sa première résolution fut de marcher contre l'armée française; laissant Kray (20,000) pour assiéger Mantoue et Peschiera, et Klenau (7000) sur la rive droite du Pô pour prendre Ferrare, éloigner Montrichard et resserrer Macdonald sur le revers maritime de l'Apennin il prit 30,000 Russes et 30,000 impériaux et se mit en mouvement avec Melas par les routes de Bergame et de Cossano, flanqué le long du Pô par deux détachemens qui se portèrent devant Lodi et Pizzighitone. Il tenait ainsi en échec les divisions françaises et s'apprêtait à tâter toute leur ligne et à saisir, pour y jeter des ponts, quelques points vulnérables.

A son approche, Scherer, comprenant qu'il fallait relever le moral de ses troupes, résigna le commandement entre les mains de Moreau, qui, dans cette conjoncture critique, l'accepta avec une rare noblesse.

Le 26 avril, l'avant-garde russe se présenta devant Lecco, gros bourg situé en tête d'un pont qui traverse le lac de Côme, là où resserré par deux chaînes de collines il n'a pour un moment que la largeur d'un fleuve; un faible détachement de la division Serurier l'occupait. A la vue de ces barbares du nord il s'élança transporté de fureur et les fit d'abord reculer, puis, cédant au nombre, il se replia sur la rive droite. Mais le mouvement de l'ennemi n'était qu'une démonstration dont le but était de retenir Serurier, et le reste de la journée se passa sans autre engagement. L'émotion était grande; les Français voyaient leur nouveaux ennemis se déployer sur l'amphithéâtre de Lecco, on examinait avec curiosité

leurs armes, leurs uniformes; on s'indignait de leur intervention; on brûlait de les combattre, de les vaincre. Cependant les patrouilles impériales cherchaient des passages moins bien gardés. A la nuit Wukassowich réussit à rétablir le pont de Brivio; Chasteler jeta un pont à Trezzo; les postes français furent surpris, et avant qu'on pût les soutenir, deux divisions autrichiennes étaient déjà rangées sur la rive droite, faisant face l'une à Serrurier, l'autre au centre de l'armée.

Moreau chargea Grenier de courir à ces troupes, de les culbuter, de rétablir la communication avec la gauche. L'action fut des plus vives, les renforts survenant de part et d'autre la rendirent longue et acharnée. Enfin les Français désespérant de rompre une ligne qui devenait de plus en plus épaisse se replièrent sur Milan. Pendant ce temps Serurier, ayant abandonné le lac de Côme pour prendre part au combat, les Russes passèrent le pont de Lecco, l'assillèrent en queue et Wukassowich lui tint tête de front; pris entre deux feux il se défendit vaillamment, mais la retraite de Grenier lui ôtant tout espoir d'être dégagé, il fut obligé de rendre les armes.

De son côté Melas força le passage du pont de Cassano qu'on avait cru devoir conserver. Ainsi dès le soir de cette journée funeste, l'ennemi était maître du cours de l'Adda, et les Français, après avoir perdu 5 à 6000 hommes, n'avaient plus qu'à évacuer le Milanais.

Moreau, investi par les circonstances d'un commandement périlleux, livré à ses propres inspirations, se montra grand capitaine. On doit regretter que, dans sa courte carrière, il ait été enchaîné par des plans qu'il s'attachait trop scrupuleusement à suivre. D'abord il fit assez bonne contenance pour imposer à l'armée victorieuse, pour gagner le temps de sortir de Milan et de diriger sur la France, par le Mont-Genis, les familles compromises et les embarras; puis il rassembla les débris de l'armée et les porta sur le Tésin, il franchit ensuite cette rivière à Pavie et Buffalora pour se concentrer sous le canon d'Alexandrie au confluent du Pô et du Tanaro.

Couvert par deux rivières, adossé aux Apennins, flanqué par les forteresses de Casal et d'Alexandrie, il espérait tenir son adversaire en échec et rallier l'armée de Naples. Ses divisions, y compris Dessolles, montaient à 28,000 combattans; Macdonald et Montrichard en ramenaient plus de 30,000. La jonction une fois opérée on pouvait défendre la rive droite du Pô et profiter des places de la rive gauche pour y reporter la guerre.

Pendant que Moreau s'affermissait de la position qu'il avait si habilement choisie, Suwarow perdait à Milan des journées précieuses. Comme tous les généraux de la coalition, il avait reçu de la part des nobles, du

clergé; des partisans de l'Autriche, les honneurs du triomphe et l'on s'empressait à l'envi de lui offrir des fêtes brillantes. D'ailleurs, son plan d'opérations le retenait au centre de la Lombardie. Cette province était occupée, mais, pour la réduire, on voulait prendre toutes les forteresses de la république cisalpine. On voulait de plus soulever les bailliages italiens de la Suisse et les Grisons, afin d'appuyer de ce côté la gauche de l'archiduc. Kray et Klenau étaient déjà autour de Mantoue, Ferrare et Bologne : on les fit soutenir par Ott qui occupa Plaisance et Parme. On envoya des détachemens à Bellinzona, sur le Haut-Adda et dans la vallée de l'Oglio. Enfin on assiégea le château de Milan et Pizzighitone. Ces mesures prises, il restait à peine à Suwarow 40,000 hommes qu'il lança, en deux colonnes, à la poursuite de Moreau. La gauche passa le Pô et marcha sur Tortone, où elle s'établit en investissant la citadelle. L'autre gagna directement Valence.

Après quelques alertes données soit sur le Pô, soit sur le Tanaro, pour forcer le général français à sortir de son camp, mais dont il ne fut nullement ému, Suwarow prit le parti de brusquer l'attaque. Il jeta à Busignano une division de 7000 hommes qui se mit aussitôt en devoir de couper la ligne de défense en se rabattant sur Valence. L'occasion était belle de prendre une éclatante revanche du désastre de Lecco. Grenier et Victor se ruèrent sur les flancs de la colonne russe, la brisèrent, tuèrent son général et, avant qu'elle eût été suivie ou secondée, la précipitèrent dans le fleuve à demi détruite.

L'ennemi, renonçant à pénétrer de front dans le camp français, manœuvra pour le tourner par la gauche. Le quartier-général fut transporté sous les murs de Turin et l'armée combinée s'échelonna sur la rive droite du Pô. Moreau, forcé de prendre un parti, tenta d'abord de s'ouvrir la route de Gênes; mais, après une forte reconnaissance poussée dans la plaine de Marengo, jugeant le succès incertain, il évacua sa position qui n'était plus tenable pour se replier sur la crête des montagnes. La gauche traversa Asti, escorta des convois jusqu'au col de Fenestrella et s'établit près de Coni; le centre gagna Ceva qui s'insurgea et lui ferma ses portes; il tourna cette ville et l'investit. La droite remonta par Acqui sur Carcare.

Cette belle retraite déjoua les projets de Suwarow; elle fut suivie de dispositions non moins habiles. Macdonald arrivait en Toscane et Pérignon avait été envoyé de l'intérieur à Gênes. Moreau prit cette dernière ville pour pivot de ses mouvemens, il y concentra le gros de ses forces; les avant-postes occupèrent la Bochetta et Gavi. Victor, après avoir chassé de Pontremoli l'avant-garde de Ott, s'y arrêta pour tendre la main à l'armée de Naples. Enfin Moreau revint de sa personne à Coni, où il

transporta le quartier-général, feignant de renoncer à l'offensive et de ne plus s'occuper que de défendre les cols des Alpes et de l'Apennin.

Suwarof, le croyant hors d'état de rien entreprendre, jmit le siège devant Turin et Alexandrie. Le projet de Moreau était d'entretenir son illusion et de profiter de son éloignement pour déboucher de Novi, dans le même temps que Macdonald, Victor et Montrichard réunis forceraient les torrens de la Nura, de la Trebbia et du Tidone de manière à le rejoindre par la route de Plaisance en balayant tout ce qui tenterait de leur faire obstacle.

III.

OPÉRATIONS EN HELVÉTIÉ.

Prise de Nandens (30 avril). — Révolte des Grisons (1^{er} mai). — Evacuation de Zernetz (6 mai).
— Prise de Luciensteig (14 mai). — Combat sur la Limath (16 juin).

Tandis que l'on perdait si rapidement la rive gauche du Pô, Massena disputait vivement en Suisse les lignes de défense. Les désastres de Scherer et le rappel de Dessolles avaient découvert sa droite, et c'était précisément de ce côté que les impériaux portaient leur effort pour pénétrer en France par les routes du midi. Massena, chargé de leur faire face, eut à remplir une mission grande et périlleuse. Organiser les troupes battues à Stockach, celles que Bernadotte venait d'abandonner, approvisionner les places, assurer les différens services et défendre avec 70 à 80,000 hommes le vaste cours du Rhin depuis ses sources jusqu'au confluent du Neckar, telle fut la tâche qu'il accomplit avec l'ardeur et la sagacité dont il avait donné tant de preuves sur de moindres théâtres.

Après avoir arrêté une suite de démonstrations vers Mannheim, Kehl et Bâle afin d'attirer toute l'attention de l'archiduc ; après s'être assuré des dispositions de Schaffhouse, Stein, Constance et Rheineck ; après avoir ordonné à Lecourbe (8000 hommes) de disputer pied à pied la vallée de l'Inn ; à Menard (7400 hommes) celle du Rhin et à Thureau le Simplon, il se porta d'abord à Saint-Gall, puis à Zurich avec 6600 hommes, prêt à marcher au secours des points qui seraient le plus sérieusement menacés.

Ces dispositions furent secondées par les plans du cabinet autrique qui condamnèrent l'archiduc à rester dans l'inaction autour de Stockach, en attendant l'arrivée de Korsakof et le résultat des opérations dans l'Engadine et les Grisons.

Hotze et Bellegarde pesèrent donc seuls sur l'armée d'Helvétie : le premier avait pour but de débayer la vallée du Haut-Rhin, l'autre celle de l'Inn. Séparés par le massif des Alpes Rhétiennes, ils ne pouvaient concerter leurs attaques à moins de se rendre entièrement maîtres du cours de l'Ill, de la Lanquart et de l'Albula par où l'on descend de l'Engadine dans le Vorarlberg et les Grisons. Mais par la possession des postes de Nauders, de Finstermünz et Zernetz, Lecourbe interceptait les communications à l'égard de Bellegarde, et Menard, appuyé sur le fort de Luciensteig, interdisait à Hotze le passage de la Lanquart.

Le premier soin des généraux ennemis devait donc être de faire reculer Lecourbe et c'était à Bellegarde de l'aborder. La lutte entre ces deux nobles adversaires, engagée dans des gorges affreuses, sur des rochers réputés inaccessibles, sur des sentiers couverts de glace jusque alors à peine fréquentés par de hardis chasseurs, tint en suspens, durant un mois, deux grandes armées. Lecourbe était surtout doué du talent propre à cette guerre de montagnes et il y déploya une admirable ténacité. Menacé sur son flanc droit par les postes de Suwarof, il fut forcé de détacher dans la vallée de l'Adda la brigade Loison. L'ennemi s'en prévalut et après de longs et sanglans efforts, Bellegarde parvint à s'emparer de Nauders. Puis, à la suite de combats journaliers dont le succès fut alternatif, il perça jusqu'à Zernetz.

On arrivait sur un terrain brûlant. Les Grisons, les petits cantons nourrissaient contre l'armée française une haine profonde ; à l'approche des impériaux ils coururent aux armes, et tandis que Bellegarde tentait vainement d'enlever Zernetz, Hotze s'appuyant sur l'insurrection qui éclatait derrière Menard, se porta contre Luciensteig. Cependant des milliers de paysans armés surgirent des vallons de l'Oberland, se répandirent du Saint-Gothard à l'Albula, aux lacs de Schwitz, de Lucerne et s'emparèrent de Reichenau.

Ces mouvemens tendaient à enlever toute la droite de Massena, mais les généraux français mesurèrent la vigueur de leurs coups à la grandeur du péril. Menard courut à Reichenau, prit, sabra ou dispersa 6000 insurgés qui s'y étaient postés; Soult balaya les rives des lacs et la vallée d'Urseren. Enfin la garnison de Luciensteig accueillit avec un feu terrible les colonnes de Hotze, les culbuta, les poursuivit dans les défilés qu'elles avaient témérairement franchis et leur fit un grand nombre de prisonniers.

Cependant les corps, dont Suwarof avait disposé pour envahir les bailliages italiens, pénétrant de la vallée de l'Oglio dans celle de l'Adda, pressèrent Loison et le forcèrent de se replier à Splugen. Ce n'était pas tout: d'autres détachemens arrivés à Bellinzona se préparèrent à se lier aux premiers, à marcher sur l'Albula et à fermer à Lecourbe les issues de l'Engadine. Ce dernier général sentit la nécessité d'évacuer la position de Zernetz qu'il avait rendue inexpugnable; il gagna rapidement Tuisis, rallia Loison et enleva Bellinzona, mais des renforts survenant le refoulèrent jusqu'au Saint-Gothard.

La droite de Menard était découverte et Bellegarde pouvait désormais opérer de concert avec Hotze. Ces deux généraux se réunirent pour enlever le cours du Rhin; le premier descendit par la vallée de l'Albula au centre des Grisons, l'autre ramena ses troupes à l'assaut de Luciensteig.

Cette fois leur succès fut complet. Hotze entoura le fort comme Massena l'avait fait en couronnant les rochers qui le dominent, puis il emporta vaillamment les retranchemens. Menard, privé de son point d'appui, coupé par le mouvement de Bellegarde, repassa le Rhin au-dessus et au-dessous de l'Albula; partie de sa division gagna Wallenstadt, partie remontant jusqu'à Dissentis se jeta dans les rangs de Lecourbe.

L'ascendant était acquis aux impériaux. Bellegarde poursuivit cette dernière colonne, lui enleva dans Reichenau son arrière-garde, forte de 400 hommes, prit position sur le Saint-Gothard et replia Lecourbe au-delà du pont du Diable. Hotze porta sur Wallenstadt le corps qui venait d'enlever Luciensteig et fit passer de Rheineck à Saint-Gall le reste de son armée. C'était le moment que l'archiduc attendait pour entrer en Suisse. Il força le passage à Schaffhouse et prit poste sur la Thur de manière à opérer sa jonction avec son lieutenant. La ligne du Rhin était perdue; Massena tenta de la ressaisir en s'opposant à la réunion des deux généraux ennemis; il manœuvra lui-même sur la Thur, culbuta à Angelfingen l'avant-garde de l'archiduc, et à Frauenfeld celle de Hotze, mais il ne put franchir la rivière et, son but étant manqué, il se replia, toujours en combattant, d'abord sur la Glatt, puis enfin, dans le camp retranché qu'il avait fait élever en avant de la Limath.

Contraint d'abandonner la grande barrière du Rhin au-dessus du confluent de l'Aar, menacé du côté de Wallenstadt, il renonça aussi à la Linth et resserra sa ligne sur les hauteurs de la Limath, Zurich, le mont Albis, la Sihl, les lacs de Zug, de Lucerne et la Haute-Reuss. Bellegarde avait cherché à en déloger Lecourbe, mais comme il venait de se faire battre, il reçut l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie. Il descendit le Saint-Gothard, le Simplon, laissa à Domo-d'Ossola un détachement pour faire face à la division Turreau qui se replia dans le Valais; puis, traversant Milan il alla prendre position sur la Bormida. Malgré son départ, Massena perdit encore du terrain; attaqué dans les retranchemens de la Limath il repoussa victorieusement les impériaux, mais l'engagement fut assez vif pour lui faire craindre d'être rompu, une rivière à dos, et il se transporta sur l'autre rive où il s'établit fortement sur le mont Albis en donnant ordre d'évacuer la Haute-Reuss pour se poster autour du lac de Zug. L'archiduc, après avoir tâté ces positions nouvelles, renonça à les enlever.

IV.

SUITE DES OPÉRATIONS EN ITALIE.

Bataille de la Trebbia (17, 18, 19 juin).—Prise de Naples (19).—Bataille de Novi (15 août).—Mouvement de Championnet (10 août).—Combat devant Rome (21, 22 septembre).—Capitulation (29).—Bataille de Fossano (4 novembre).—Prise de Coni par les Autrichiens (4 décembre).

Suwarof avait besoin du renfort que lui amenait Bellegarde. Il s'était encore disséminé pour assiéger les places du Piémont; pour remonter les cols de Fenestrelles, du mont Cenis, du petit Saint-Bernard, faire briller

les lances des Cosaques sur la frontière française et retenir dans le Dauphiné les troupes qui eussent rejoint Moreau. Avec ce qui lui restait d'hommes disponibles, il bloquait la citadelle de Turin et faisait glisser des détachemens autour de Ceva et Mondovi, comme s'il eût eu dessein de tourner par la droite la position de Coni.

Il pensait ainsi attacher Moreau au col de Tende, et il comptait sur Bellegarde pour achever de couper la retraite de Macdonald, lorsque les nouvelles qu'il reçut de ce côté changèrent tous ses plans.

L'armée française ayant évacué Naples après les désastres de l'Adige, avait rapidement parcouru toute la longueur de l'Italie. L'ennemi, pour la rejeter sur le revers méridional de l'Apennin, avait échelonné sur la route : Klenau à Ferrare et Modène; Ott à Parme, Plaisance et Pontremoli; Melas, puis Bellegarde dans la plaine de Marengo. On ne doutait point qu'elle ne se décidât à suivre la chaussée de la Spezzia, pour se rendre directement à Gênes, lorsque Suwarof apprit que loin d'éviter le combat elle débouchait en deux colonnes par Modène et Pontremoli; qu'elle avait replié Klenau sur Ferrare; que le Mantouan était en alarmes; que Kray avait suspendu les opérations du siège pour se rapprocher du Pô; que Ott était mené battant sur Plaisance; et qu'enfin Moreau ayant porté sa gauche sur son centre, paraissait prêt à descendre de l'Apennin par Bobbio et la Bochetta.

Ces nouvelles étaient foudroyantes. Suwarof en fut ému; mais il prit sa résolution avec une célérité digne des plus grands éloges. Après avoir masqué la citadelle de Turin et poussé ses détachemens jusqu'à Ormea pour inquiéter Moreau sur sa retraite (15 juin), il saisit le gros de ses forces et courut à Alexandrie. Là, il trouva Bellegarde qu'il chargea de surveiller le débouché de Novi; puis, continuant sa marche rapide et emmenant avec lui Melas, il se porta avec environ 30,000 hommes sur la Trebbia, décidé à intercepter la route de Plaisance à Gênes et de combler l'intervalle entre Macdonald et Moreau.

Il était temps; Macdonald avait ramené du fond de la Péninsule les divisions Rusca, Watrin, Olivier, et la brave légion polonaise de Dombrowski; en Toscane, il s'était renforcé de Montrichard et de Victor. Cette masse de plus de 30,000 hommes au sortir de l'Apennin avait tout culbuté devant elle, et pour assurer sa jonction avec Moreau, elle n'avait plus qu'à s'affermir sur les torrens de la Trebbia et du Tidone qui couvrent le chemin de Gênes à Plaisance.

Le premier était déjà forcé; Ott en voulant disputer le second, se faisait écraser par la tête de colonne, lorsque l'avant-garde de Suwarof intervenant rétablit le combat et replia les Français en désordre jusqu'à la Trebbia. Le feld-maréchal crut profiter de la première surprise, pour

enlever le passage du ravin et rompre les troupes qui avaient recueilli les fuyards; mais il fut contenu par une vive canonnade, et à la nuit il revint près du Tidone.

Cependant Macdonald ayant deviné sa présence, comprit qu'il s'agissait de livrer bataille; et comme il s'attendait à voir Moreau déboucher de Bobbio, au lieu de reculer jusqu'à la Nura où se trouvaient encore trois de ses divisions, il leur donna l'ordre d'accourir sur la Trebbia où il était résolu de tenter le sort des armes.

De son côté, Suwarof fit ses dispositions d'attaque : chaque instant était précieux, Moreau pouvait paraître sur le sommet de l'Apennin, par son apparition rendre le combat impossible et conquérir sans brûler une amorce la rive droite du Pô. Dès l'aube du jour, un rideau de tirailleurs se répandit sur toute la ligne; les Français ripostèrent et l'on continua jusqu'au soir un feu meurtrier. Pendant ce temps, les Russes qui avaient marché toute la nuit arrivèrent successivement, et après quelques momens de repos, ils se formèrent en quatre colonnes. Macdonald aussi reçut ses renforts et fit passer sa gauche à Rivalta. Ce village, situé à l'intersection de la route de Gênes et de la Trebbia, était la clef du champ de bataille; sa possession livrait l'entrée du défilé de Bobbio, par où les deux armées françaises devaient se réunir. Aussi le général russe voyant son adversaire l'occuper, y porta son effort. Après un choc terrible et sanglant, il le repoussa au-delà du torrent, mais il n'essaya pas de le déborder, on se borna de part et d'autre à se canonner de l'une à l'autre rive, et l'on remit au lendemain les mouvemens décisifs.

Après une lutte de deux jours, Macdonald ne pouvait plus douter de la coopération de Moreau. Le projet de leur jonction avait été arrêté entre eux : mais par une négligence inexcusable, ils avaient laissé du vague dans les détails de l'exécution. Ils avaient eu surtout le tort de ne point confier à une seule tête la direction d'une affaire où le sort de la campagne était en jeu. La perte de la bataille, celle de l'Italie, furent le résultat de ce déplorable défaut de concert.

Lorsque enfin dans la matinée du troisième jour le feu s'ouvrit sur tous les points, Moreau négligeant le vrai point d'attaque, ne fit à sa droite qu'un faible détachement, et marchant sur Tortone il culbuta Bellegarde et le refoula au-delà de la Bormida. Pendant qu'il obtenait ce succès insignifiant, Macdonald renouvela témérairement l'attaque. Les alliés étaient rangés depuis Rivalta jusqu'au Pô, les avant-postes sur la rive gauche de la Trebbia. La fatigue mutuelle avait retardé le signal du combat.

A midi, les colonnes républicaines ayant replié les avant-gardes ennemies, se jetèrent vaillamment dans le torrent, franchirent en bon ordre ses bords escarpés malgré le feu d'une nombreuse artillerie, poussèrent



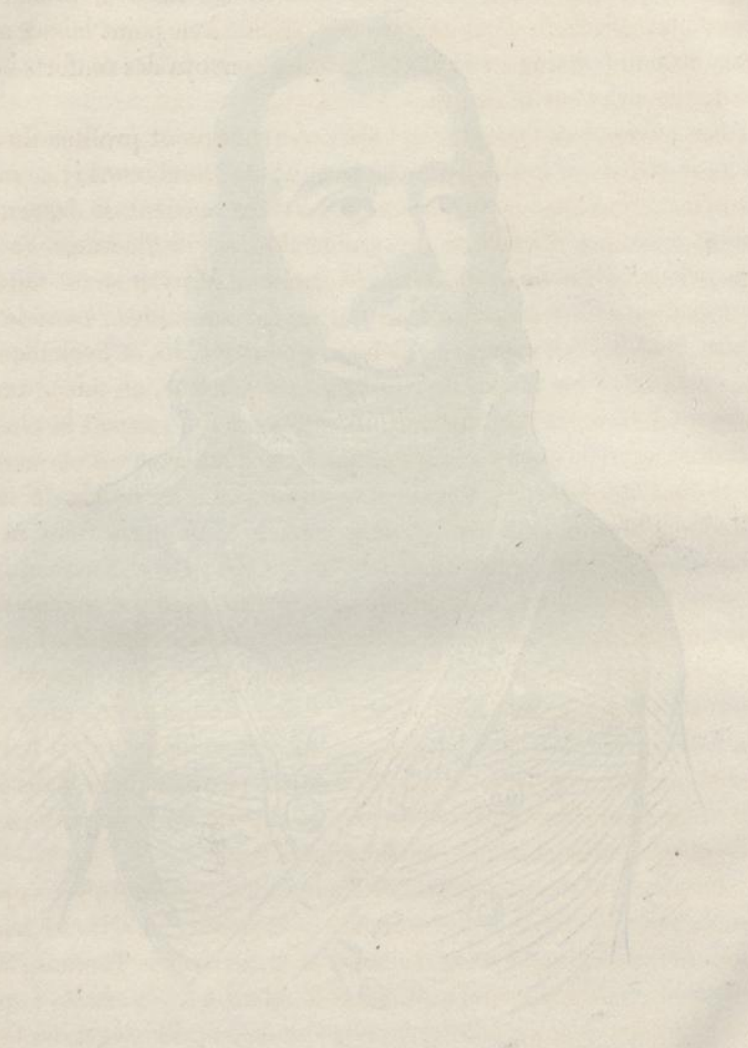
MACDONALD (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre),

Né à Sancerre le 17 novembre 1765. — Duc de Tarente. — Maréchal de France.

Bataille de la Trebbia.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly a title or header.

Main body of faint, illegible text, appearing as ghostly impressions of a document.



Faint text at the bottom of the page, possibly a signature or footer.

aux batteries, s'en emparèrent et firent plier toute l'infanterie. Bientôt, la ligne entière fut engagée; Dombrowski s'était formé le premier dans la position capitale de Rivalta. Suwarof, décidé à ne point laisser aux Français de point d'appui sur les montagnes, envoya des renforts à sa droite et donna prise sur le centre.

Ses adversaires étaient trop habiles pour ne point profiter du moment. Victor et Rusca, qui défilaient à la suite de Dombrowski, se rabattirent et pénétrèrent dans le terrain que les Russes venaient de dégarnir. Enfin, Montrichard et Watrin, séparés par la chaussée de Plaisance, s'avancèrent victorieux. Si, dans ce moment, le canon de Moreau se fût fait entendre sur la Haute-Trebbia, c'en était fait de l'armée alliée; mais le détachement dont il avait disposé ne dépassa point Bobbio, et la chance ne tarda pas à tourner en faveur de Suwarof. Ce général, en même temps qu'il courait à Dombrowski, fit envelopper Victor qui gagnait le plus sur son terrain, et Melas lança contre Montrichard ses réserves de cavalerie qui le mirent en désordre. Ces deux attaques firent au milieu de la ligne de Macdonald une large trouée, dans laquelle l'infanterie russe se forma en masse et s'avança avec une force irrésistible. De ce moment, il fut impossible de ramener la victoire, et après une suite d'engagemens où le carnage fut horrible, les Français furent rejetés au-delà du fatal torrent.

Ces trois journées coûtèrent à Macdonald 8 à 9000 hommes. La plupart de ses généraux étaient blessés; il dut, non sans un cruel regret, renoncer à une quatrième bataille, et, au milieu de la nuit il battit en retraite par la route de Parme; puis, il se jeta par sa gauche dans les gorges de l'Apennin. Suwarof retenu par la défaite de Bellegarde, se vit contraint de laisser échapper ses glorieux débris.

La jonction des deux armées françaises ne pouvait plus s'opérer que par le versant maritime des montagnes. Pendant que Ott et Klenau poursuivirent Macdonald et l'acculèrent au littoral de la Toscane, d'où il fila sur Gênes, Suwarof força Moreau de repasser la Bochetta : après quoi, les généraux coalisés continuèrent paisiblement les sièges des forteresses. Mantoue jusque-là avait été bloquée par 20,000 hommes; on porta le corps de Kray jusqu'à 40,000 hommes, et il ouvrit la tranchée. La citadelle de Turin était à la veille de capituler; celles d'Alexandrie et Tortone tenaient bon, Coni était investi. Dans l'Italie méridionale, les châteaux de Ferrare et de Bologne étaient intacts. Ancône commençait à soutenir un glorieux siège. A Rome, la république était encore debout; mais elle succombait à Naples.

Au début des hostilités, les Anglais jetèrent sur les côtes insoumises de la Calabre un ramas de Turcs, de Russes, de Siciliens, qui se rangèrent avec les insurgés sous le commandement du cardinal Ruffo. En même

temps, les troupes régulières de la Sicile prirent terre à Castellamare, dans le golfe de Naples. Un mois après, Macdonald, obligé de battre en retraite, laissa garnison dans les châteaux de la capitale, à Gaète et à Pescara. Les bandes de Ruffo ne tardèrent pas à investir Naples, où s'étaient réfugiés tous les partisans de la révolution. Cette petite troupe se défendit en désespérée jusqu'à l'arrivée des corps réguliers. Avec eux, on consentit à parlementer et l'on convint que la garnison et les Napolitains seraient transportés en France. Déjà l'embarquement s'effectuait, lorsque Nelson refusa, au nom de l'Angleterre, de ratifier la capitulation et donna l'ordre de retenir prisonniers les sujets du roi Ferdinand. On vit alors des scènes sanglantes, auxquelles les plus funestes excès de la révolution ne peuvent être comparés. On vit le vainqueur d'Aboukir s'ériger en juge des principaux fondateurs de la république, les condamner et présider à leur exécution. On vit la foule de leurs adhérens périr sous la mitraille ou sous le poignard des soldats de Ruffo.

Il semblait qu'on fût ramené aux crises de 1793. La Suisse envahie, Massena réduit à se défendre, l'Italie perdue, la Hollande menacée d'une descente, dont le succès pouvait entraîner la Prusse. C'étaient des coups accablans qui mettaient en question l'existence de la république. Les conseils en furent ébranlés, et il y eut dans la direction des affaires une révolution dans le sens démocratique. On fit de nouvelles levées, on rassembla 25,000 hommes sur les côtes de la Belgique, on réorganisa autour de Mayence l'armée de réserve, sous le nom d'armée d'Allemagne; on résolut de la porter à 60,000 hommes et de la confier à Moreau; l'on envoya Championnet en Dauphiné prendre le commandement de 20 à 25,000 hommes, avec ordre de descendre en Piémont; enfin, on plaça à la tête des débris de Cassano et de la Trebbia, forts de 45,000 hommes, Joubert, ce brillant lieutenant de Bonaparte, qui s'était si rapidement élevé durant la grande campagne d'Italie; on lui donna la mission de faire lever les sièges de Tortone, d'Alexandrie et de Mantoue.

On voulait, depuis le Neckar jusqu'à la Méditerranée, ressaisir partout l'offensive et déjouer par des victoires les efforts de la diplomatie pour appeler la Prusse aux armes. Il était beau d'imprimer à toutes les armées un nouvel élan; mais il eût fallu plus d'activité qu'on n'en déploya. On laissa près de deux mois s'écouler avant la reprise des hostilités. Pendant ce temps, Mantoue et Alexandrie succombèrent, et le drapeau tricolore ne flotta plus que sur Coni, le château de Tortone et le fort de Gavi. Joubert, à peine arrivé à son poste, apprit au débouché des monts ces funestes nouvelles; il sut que toutes les forces des coalisés devenues disponibles, marchaient contre lui. Son mouvement n'avait plus de but, il eût voulu le suspendre, remettre entre l'armée ennemie et la sienne la

barrière de l'Apennin; mais il était trop tard, et il fut obligé de chercher un champ de bataille.

On sait que le débouché de la Bochetta est fermé par le fort de Gavi. Au sortir de cette petite place la route traverse, dans toute sa longueur, un amphithéâtre de mamelons qui se détache obliquement des montagnes, entre l'Orba et la Scrivia. La ville de Novi, entourée d'une vieille enceinte, est bâtie sur l'arête extrême; là le terrain s'affaisse brusquement et l'on entre dans une vaste plaine où s'élèvent Tortone et Alexandrie. Joubert rangea son armée sur cette crête escarpée; la position était excellente: battu, Gavi couvrait sa retraite, vainqueur on se répandait jusqu'au Pô et l'on dégagait Tortone.

La droite sous Saint-Cyr s'étendit de Novi à la Scrivia, le centre s'établit à gauche de Novi, la gauche s'appuya sur des ravins dont Posturana est entouré. Le général en chef n'espérait pas braver seulement l'effort des coalisés; il songeait même à pousser un détachement jusqu'à Tortone pour retenir une partie de leurs forces, lorsque Suwarof donna l'ordre d'engager le combat.

Ce général, étourdi par la rapidité de ses victoires, avait eu la faiblesse de prendre en mépris ses adversaires; confiant d'ailleurs dans sa supériorité numérique (il avait 60,000) il se borna à prescrire à ses lieutenans d'attaquer, sans arrêter un plan général d'opérations.

Kray, à peine arrivé de Mantoue, avait pris la droite et se trouvait le plus à portée du mamelon du côté de Posturana; venait ensuite Rosenberg à la tête des Russes marchant droit sur Novi; puis, plus en arrière, Melas s'avançant en colonne et côtoyant la Scrivia.

Kray fut le premier en ligne; Joubert courut à lui et voulant entraîner son infanterie pour le charger et le rompre, il se porta aux premiers rangs où une balle l'atteignit; il mourut sur le coup en s'écriant: *en avant mes amis, en avant!* Moreau prit aussitôt sa place et fit exécuter le mouvement; après une longue et sanglante lutte les impériaux furent rejetés dans la plaine.

Après Kray ce fut le tour des Russes qui tentèrent de couronner les hauteurs à droite et à gauche de Novi, mais qui échouèrent en essayant d'énormes pertes. Suwarof fit ensuite monter ensemble à l'assaut Rosenberg et Kray; même résolution et même succès de la part des Français. Irrité jusqu'à la fureur, le feld-maréchal, sans songer à manœuvrer, revint à la charge jusqu'au soir et l'on se détruisit de part et d'autre avec un acharnement inouï. La victoire semblait se déclarer pour les républicains, mais Melas n'avait pas encore donné. Vers cinq heures sa colonne se déploya contre les flancs d'une armée épuisée. Saint-Cyr n'avait à lui opposer que des forces inférieures, elles plièrent et l'ennemi

les débordant finit par jeter une division entière en arrière de leur ligne. Ce fut un moment bien critique ; toute l'armée était engagée, Suwarof pour la première fois prenait pied sur les hauteurs, Kray était parvenu à se loger dans les ravins de Posturana, on était pressé sur tous les points et l'on n'avait pas un bataillon en réserve pour rétablir l'équilibre. Moreau sentit la nécessité de battre en retraite sous peine d'être tourné et enveloppé. On se mit donc à reculer, mais ce ne fut point sans péril. Melas pénétrant à revers jusqu'à Novi faillit enlever les corps qui l'avaient si vaillamment défendu, et, au défilé de Posturana, la division d'arrière-garde fut mise en déroute. On fit, pour la rallier, de nouveaux et terribles efforts, heureusement l'ennemi était lui-même trop maltraité pour tirer parti de ce désordre. Pendant la nuit l'armée se mit en sûreté en-deçà de l'Apennin où elle reprit sa position primitive. La journée avait été très meurtrière, les coalisés perdirent 15,000 hommes et les Français 10,000 ; ceux-ci se laissèrent en outre enlever dans leur pénible retraite 37 canons et 2 drapeaux.

Championnet descendait, dans le même moment, les cols de Suze, de Fenestrelles et du petit Saint-Bernard. Il se mit aussitôt à manœuvrer sur sa droite dans le dessein de s'appuyer sur la place de Coni et d'opérer sa jonction avec les débris de Joubert qu'il avait ordre de réunir à son commandement. Mais il fut contenu par Melas que Suwarof chargea d'investir Coni avec 80,000 impériaux et de s'opposer à la concentration des troupes françaises.

La république romaine privée de tout secours fut envahie au nord par la division autrichienne de Frœhlich, qui prit position à Civita-Castellana, pour s'étendre jusqu'à Civita-Vecchia, et au midi par les troupes napolitaines que leur général Burckard établit sur le Monte Rotondo : elle ne résista point à cette double attaque.

Rome était défendue par les patriotes soutenus de quelques détachemens français et polonais, commandés par le général Garnier. Cette petite troupe, sans retraite, sans moyen de recrutement, n'hésita pas à tenter de s'ouvrir un passage. Elle attaqua d'abord les Napolitains qui, selon leur usage lâchèrent pied. Le lendemain elle tomba sur Frœhlich, près de Civita-Vecchia et remporta une seconde victoire ; ces deux avantages dégageaient la route d'Ancône où la troupe eût pu se renfermer ; mais Garnier, plus ému du sort des Romains compromis par la révolution, que de sa propre gloire, aima mieux en tirer parti pour obtenir une honorable capitulation. Les Français et les patriotes furent embarqués à Civita-Vecchia pour être conduits en Provence.

Le drapeau tricolore ne flottait plus qu'à Ancône où commandait Monnier. Ce brave général épuisa pendant six mois (de juin à novembre)

les efforts de l'ennemi ; lorsqu'il se fut rendu, sa garnison en armes traversa , pour rentrer en Savoie, les cantonnemens des armées impériales qui avaient conquis la Lombardie.

Championnet, durant le reste de la campagne, essaya vainement de se mettre en communication avec sa droite que Saint-Cyr avait postée autour de Gênes ; il ne réussit pas mieux à rompre le blocus de Coni. Melas le battit à Savigliano et Fossano, le mit hors d'état de troubler le siège et força la place à capituler. Les impériaux essayèrent ensuite quelques tentatives dans l'enceinte de Gênes et contre Saint-Cyr qui tenait encore la campagne et faisait des excursions dans la plaine d'Alexandrie, mais ils échouèrent et remirent l'attaque à l'année suivante.

V.

LES FRANÇAIS REPRENENT L'OFFENSIVE EN HELVÉTIE ET SUR LE RHIN.

Reprise de la Linth (31 août). — Du Saint-Gothard (26 octobre). — Blocus de Philipsbourg (27 août). — Plan des coalisés.

Dans le même temps que Joubert et Championnet commencèrent leurs opérations, Massena déploya victorieusement sa droite. Pour favoriser ce mouvement, il fit sur tout le front de la Limath, de vigoureuses démonstrations pendant lesquelles la division Chabran passa la Sihl, se glissa entre Ensiedeln et le lac de Zurich et parvint, toujours en poussant les postes de l'ennemi, jusqu'aux bords de la Linth. En même temps Molitor, avec une poignée de braves, traversa dans toute sa longueur la vallée de la Mutten', enleva l'épée à la main le mont Brakel et le Kloën-

Thal et prit position sur la haute Linth. Enfin, Lecourbe, par une suite de combats glorieux, débaya le lac de Lucerne, la haute Reuss, se rendit maître du Saint-Gothard et rouvrit la communication avec Turreau que les détachemens de Suwarof avaient refoulé dans le bas Valais. Ces succès agrandirent la ligne française qui eut alors pour appui le Simplon, le Saint-Gothard, la Linth, le lac de Zurich, la Limath et le Rhin.

D'un autre côté, Muller, en attendant l'arrivée de Moreau, poussa au-delà du Rhin l'armée d'Allemagne, s'empara de Heidelberg, de Heilbronn et bloqua Philipsbourg.

Massena tenait le nœud de toutes les combinaisons, la saillie de la Suisse servait d'appui aux invasions de la Souabe et de l'Italie. On sentait que l'expédition de Hollande ne produirait aucun fruit, si on laissait les armées françaises reprendre l'offensive en Allemagne et en Piémont. On arrêta le plan d'une vaste manœuvre, dont le but était de contenir les ailes, de rompre et de faire reculer le centre.

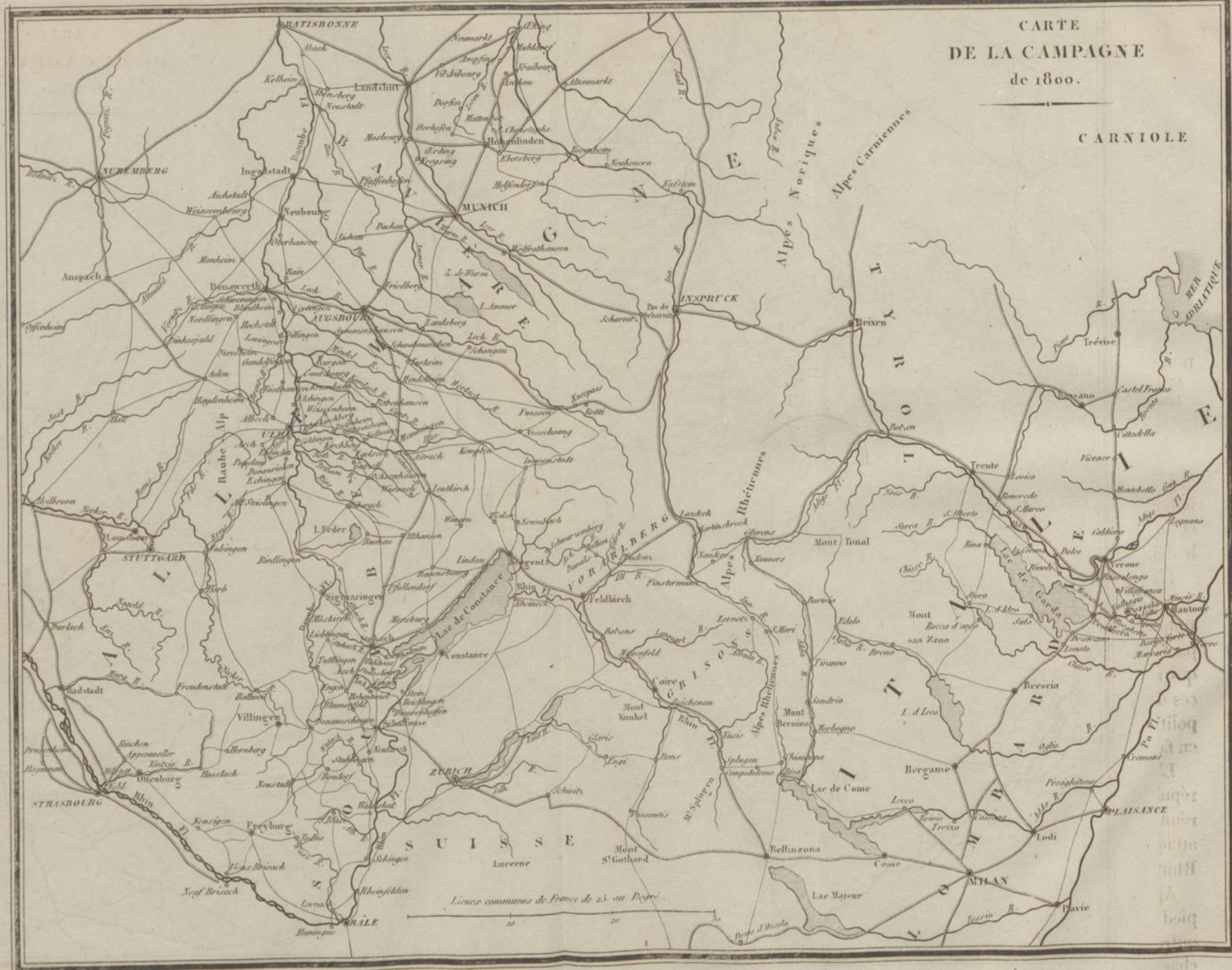
Au midi, Melas reçut la mission de tenir tête à Championnet. Au nord, l'archiduc quitta la Suisse, afin de porter son centre sur sa droite, de dégager Philipsbourg et de rejeter Muller au-delà du Rhin. Mais, ce fut contre Massena que l'on dirigea l'attaque principale. Korsakof sur les bords de la Limath, Hotze à l'autre pointe du lac de Zurich, Jellachich et Linken à Glaris et Engi, devaient le tenir en échec, et Suwarof passer d'Italie en Suisse, pour déboucher sur ses derrières par le Saint-Gothard et la vallée de la Reuss.

A l'entrée en ligne du feld-maréchal, les autres corps avaient ordre d'attaquer simultanément, de se porter concentriquement à sa rencontre en tendant à Schwitz et Lucerne. Ainsi l'armée d'Helvétie, assaillie sur tout son front, eût été poussée pas à pas sur les baïonnettes russes qui se croisaient sur ses lignes de retraite. Ce plan la menaçait d'une entière destruction ; mais il renfermait des vices que Massena saisit avec autant de promptitude que de sagacité. D'abord, on avait substitué à l'archiduc, Korsakof dans un camp devenu défensif, mutation périlleuse ; car on invitait l'adversaire à attaquer avant que les nouvelles troupes fussent familiarisées avec leur position. Ensuite, on avait subordonné le succès général à la jonction dans un moment donné des divisions de l'Helvétie avec Suwarof, qui avait à parcourir un terrain hérissé d'obstacles naturels et défendu par des soldats aguerris. C'était la même faute que le directoire avait commise au début de la campagne et qui avait eu des conséquences si désastreuses. Elle ne fut pas moins funeste aux coalisés.

11^{ÈME} CARTE.

CARTE
DE LA CAMPAGNE
de 1800.

CARNIOLE



Dessiné par L. Aubert.

Guerres de la Révolution - PAULIN, Editeur, Rue de Seine, 33.

VI.

OPÉRATIONS DES RUSSES ET DES ANGLAIS EN HOLLANDE.

Débarquement en Hollande (26 août).—Défection de la flotte hollandaise (30).—Attaque du Zyp (9 septembre).—Bataille de Bergen (19).—D'Alkmaar (2 octobre).—De Castricum (6).—Capitulation d'Alkmaar (18).

L'éloignement de l'archiduc était, au reste, indispensable; il eût été impossible de décider entre lui et Suwarof la priorité du commandement, et l'on avait un puissant intérêt à le rapprocher des provinces Belges, où le débarquement en Hollande causait une vive agitation.

L'expédition si longuement préparée avait enfin mis à la voile. 25 à 30,000 hommes des meilleures troupes anglaises, sous les généraux Ralph-Albercrombie, Dundas et Pultney; 15 à 20,000 Russes, conduits par Hermann, Essen et Emmé, composaient l'armée du duc d'York, qui n'avait pas craint de prendre le commandement en chef. Les ressources d'un immense matériel avaient été déployées avec profusion, et la politique avait préparé aux opérations militaires l'appui d'une réaction en faveur des princes d'Orange.

L'époque de la descente était d'ailleurs favorable. Si, aux revers que la république essayait sans relâche depuis la reprise des hostilités, s'étaient réunis la perte de la Suisse et le soulèvement de la Hollande, suivis d'une attaque à revers contre l'extrême gauche des armées qui défendaient le Rhin, la coalition eût peut-être triomphé.

Après le traité de 1795, la nouvelle république Batave avait mis sur pied deux divisions, d'un effectif d'environ 20,000 hommes; il était en outre stipulé que le directoire lui fournirait 24,000 hommes, qu'elle se chargerait d'entretenir. Mais ce corps auxiliaire était loin d'être au complet; il y avait à peine en Hollande 10 à 12,000 Français, nombre insuf-

fisant pour paralyser l'élan que les ennemis attendaient du peuple et de l'armée nationale.

La confiance que les orangistes avaient inspirée au gouvernement Britannique relativement aux dispositions du pays et les intrigues qui travaillaient la flotte, influèrent sur le choix du lieu de débarquement. Les vaisseaux bataves étaient mouillés au Texel, dont l'accès est défendu par le poste du Helder. L'expédition fut dirigée sur la pointe sablonneuse que termine cette petite place. En même temps, quelques détachemens se montrèrent sur la frontière de l'est pour déployer au milieu de la population le drapeau de la maison déchue.

Ces mesures, à les considérer militairement, avaient leurs avantages et leurs inconvéniens. S'il est de règle d'opérer une descente sur une presqu'île, parce que les premières troupes débarquées sont flanquées naturellement, et en se retranchant, donnent au corps de bataille le temps de s'organiser; si, en menaçant plusieurs points de la frontière, on tenait divisées les forces bataves, d'un autre côté, on se divisait soi-même en naviguant dans des courans de directions divergentes qui ne permettaient point de se rallier à une époque déterminée, et là où l'on prenait terre on ne trouvait point d'espace pour se déployer.

La partie septentrionale de la Nord-Hollande est un banc de sable entièrement dégagé de la mer. A mesure qu'on descend au midi, on entre dans une chaîne d'inondations, de lacs et de vastes polders, séparés de l'Océan par une ceinture de dunes, large au plus de deux lieues.

Les polders, conquête du temps et de l'industrie sur les eaux, sont des terrains d'alluvion bas et marécageux, qu'on est parvenu à épuiser et à garantir d'inondations nouvelles au moyen de digues, de larges fossés d'enceinte et de rigoles intérieures qui les divisent en une multitude d'îlots.

La presqu'île est fermée par le Zyp, l'une de ces merveilleuses cultures. A peu de distance, l'inondation du Heer-Huigen-Waard, les grands polders du Schermer, du Beemster et du Purmer, forment une barrière qui s'étend à droite jusqu'au Zuyderzée et qui se lie par les étangs d'Alkmaar aux golfes de l'Y et à la mer d'Haarlem. Le terrain que quelques escadrons avaient parcouru sur la glace lors de la conquête, est donc d'ordinaire un dédale inextricable susceptible d'être inondé, et présentant à chaque pas des positions presque aussi favorables à une opiniâtre défense que les rochers et les torrens de la Suisse.

La division batave de Daendels (7 à 8000) y était cantonnée, l'autre division, sous les ordres de Dumonceau (6 à 7000), gardait la frontière de l'Est, et les Français, à qui l'on avait donné pour général en chef Brune,

placés où l'on devait supposer que s'effectueraient la descente, surveillaient les bouches de la Meuse.

C'était en effet par la Zeelande que le prince anglais eût dû commencer ses opérations. En s'assurant du cours de la Meuse, il eût séparé l'armée batave des renforts que le gouvernement français ne pouvait manquer de lui envoyer, en même temps qu'il eût préparé une base assez forte pour donner à la campagne une longue durée.

Quoi qu'il en soit, le premier convoi anglais, sous les ordres d'Albercrombie (17 à 20,000), escorté par l'amiral Mitchell, parut en vue du Helder. L'ennemi fit sommer le commandant de ce poste et l'amiral batave, qui refusèrent de se rendre. Comme on se disposait à ouvrir le feu, les vents devenant contraires, rejetèrent les bâtimens au large. Le gros temps les retint éloignés du rivage pendant cinq jours, et durant ce court intervalle, l'expédition prit déjà couleur. Le gouvernement batave témoigna d'une grande énergie. Il ordonna des levées d'hommes. Il mit en mouvement les gardes nationales de l'Est, pour repousser les détachemens qui s'avançaient sur les bords de l'Yssel. Enfin, il fit concentrer sur la presqu'île toute la division Daendels.

Le 26 août, la flotte anglaise mouilla depuis Kallants-Og jusqu'au Helder. Soixante bâtimens de guerre s'embossèrent pour soutenir, du feu de leur artillerie, le débarquement des troupes. La tête de colonne prit terre près d'Huisduinen. Daendels lui opposa quelques bataillons; mais, la canonnade les éloignant, l'ennemi se forma dans les dunes, dont les inégalités favorisaient les manœuvres. Le général hollandais le chargea par le flanc droit et réussit d'abord; mais les difficultés du terrain l'arrêtèrent et le forcèrent enfin de céder. Après quinze heures de combat, les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille; la division batave se retira dans le Zyp, et la garnison du Helder longeant les sables du Zuyderzée, se mit dans ses rangs. Elle occupa à gauche Petten, à droite le grand Keet jusqu'au rivage, au centre Zand et la digue du Zyp.

Cependant le débarquement continuait. Albercrombie prit possession des routes du Helder, après quoi l'entrée de la rade du Texel étant dégagée, l'amiral Mitchell y pénétra et refoula la flotte hollandaise dans le chenal au nord de l'île. Elle se composait de huit vaisseaux et trois frégates. L'amiral Story qui la commandait se préparait à une vive résistance; mais les équipages s'insurgèrent, arborèrent le pavillon de Nassau et laissèrent emmener les bâtimens en Angleterre.

Le Zuyderzée étant ouvert, Daendels pouvait être tourné dans le Zyp; il l'évacua, échelonna sa gauche derrière le canal d'Alkmaar, établit son centre dans le Schermer et sa droite à Avenhorn, à l'entrée des défilés qui traversent les grands polders.

Cette position lui permettait d'attendre l'arrivée de Brune et de Dumonceau, qui accouraient à marches forcées. Mais le général anglais, au lieu d'attaquer, se fortifia derrière les digues et dans les villages du Zyp, et voulut essayer la voie des négociations. Il demanda des passeports pour un envoyé, chargé de faire au gouvernement Batave des propositions. Daendels en référa au ministère, et pendant qu'on attendait une réponse négative, les deux autres divisions entrant en ligne donnèrent aux républicains la supériorité du nombre.

Brune n'hésita pas à en profiter avant l'arrivée des derniers convois que contrariaient encore les vents. Il porta son quartier-général à Alkmaar, ville d'où l'on surveille à-la-fois les polders et les dunes, et après avoir organisé l'armée il rapprocha la droite du centre, puis il rangea ses trois divisions en demi-cercle sur trois chaussées qui aboutissent au Zyp. Lorsque chacun fut à son rang, le général en chef donna l'ordre de pousser en avant. Les Français, commandés par Vandamme, marchèrent sur Petten et enlevèrent d'élan la digue; puis, foudroyés par le feu de quatre bâtimens embossés près du rivage, ils furent contraints de lâcher prise et de rentrer dans leurs positions. Le centre, sous Dumonceau, pénétra dans le village de Krabendam; mais en se déployant, une partie de la division se fit écraser, et laissant la colonne principale aux mains avec tout le centre anglais, elle entraîna sa déroute. Tout plia et Daendels, ébranlé, vida le champ de bataille dans le plus grand désordre.

Après cet échec, Brune ne songea plus qu'à attendre le choc des vainqueurs, il couvrit son front de coupures, de retranchemens; il jeta des ponts sur les canaux pour assurer la libre communication entre les ailes et le centre; enfin, il pressa la marche des renforts que les gouvernemens français et batave avaient promis.

De son côté, le général anglais se contenta d'étendre sa gauche jusqu'à Medenblick, dont la flotte s'était emparé. Il attendait pour sortir du Zyp, le débarquement du reste de l'armée. Bientôt Hermann et Essen amenèrent au Helder 13,000 Russes et le duc d'York 4000 Anglais. Albercrombie s'efforça dès-lors d'élargir le débouché de son centre; mais Brune l'attaqua et le resserra dans sa position (14).

Cependant le prince anglais, fort de 35 à 40,000, ne pouvait se résigner plus long-temps à l'inaction. Il se mit en mouvement pour envahir la Nord-Hollande. Après avoir jeté Albercrombie avec 7000 hommes dans Horn, petit port du Zuiderzée au-delà des polders, il lança trois colonnes sur les trois digues que couvrait l'armée franco-batave. Son but était de la déborder le long de la mer, de l'acculer aux polders, de la pousser sur le détachement d'Albercrombie et de la prendre entre deux feux.

La droite des coalisés, commandée par Hermann et Essen, composée



BRUNE (S. M. A.),

Né à Brives, le 13 mars 1763. — Maréchal de France. — Mort assassiné à Avignon, le 2 août 1815

Bataille d'Alcmaer.

de 9000 Russes et de 2400 Anglais, sortit du Zyp, poussa aux retranchemens de Vandamme, les enleva et mena battant la division française, depuis Groot jusque au-delà de Bergen, qu'elle évacua pour se concentrer dans les bois à gauche de la route. Ce succès, dû à la supériorité du nombre, enivra les généraux russes. Ils crurent seuls saisir la victoire, et prenant Bergen pour appui, ils se déployèrent à-la-fois par leur droite et par leur gauche pour culbuter Vandamme et pour le couper du général en chef.

Dans le même temps, Pultney avait commencé le feu contre Daendels, et le duc d'York, qui devait se lier à sa droite par Schoorldam, ayant trouvé sur ses pas une résistance inattendue, était encore contenu par Dumonceau au-delà du canal d'Alkmaar.

Il existait donc une large ouverture entre le centre et l'aile droite de l'armée ennemie. Grâce à la présomption de Hermann, il y avait dans l'étendue d'un vaste champ de bataille un espace dont l'occupation devait décider du sort de la journée.

Brune y porta son effort avec cette promptitude de coup-d'œil et d'exécution qui enchaînent la fortune. Peu soucieux des progrès de Pultney, il emprunta à Daendels une partie de sa division pour la substituer dans le centre à un fort détachement que Dumonceau rabattit face en arrière en-deçà du canal sur les derrières de Hermann. Puis prenant lui-même les réserves, il les conduisit sur le flanc de la colonne russe.

Ces habiles mesures furent secondées par la vigoureuse résistance de Vandamme. Déjà deux fois il avait jeté le désordre parmi les assaillans, lorsque, reconnaissant que l'on marchait à son secours, il reprit hardiment l'offensive. De son côté, Hermann ouvrit enfin les yeux et s'aperçut qu'il allait être enveloppé; il fit néanmoins bonne contenance. Se concentrer dans Bergen afin de s'y maintenir jusqu'à ce que York vienne le dégager; détacher sur sa droite dans les dunes, Essen avec une brigade pour arrêter Dumonceau, telles furent ses dispositions qui pouvaient encore le sauver, mais que déjoua la valeur des troupes républicaines. Dumonceau, appuyant à droite, tourna Essen et le heurta si rudement qu'il le dispersa et fit poursuivre ses débris jusqu'au Zyp. Après quoi il continua son mouvement sur Bergen qui fut alors entouré et attaqué sur tous les points : l'artillerie ennemie fut enlevée et après un combat opiniâtre, Hermann déposa les armes.

A ce moment, York avait enfin passé le canal à Schoorldam. Son avant-garde, à la recherche des Russes, entra dans Schoorl, lorsque les Français, lancés à la poursuite d'Essen en sortaient par la digue de Groet. Il entreprit à son tour de les couper et de rallier sa droite, mais il n'était plus temps. Sa colonne en s'étendant entre Schoorl et les dunes, fut

rompue, et lui-même, assailli dans Schoorldam par les troupes victorieuses, fut refoulé au-delà de Krabendam.

De ce côté, la déroute de l'ennemi était complète. Sa gauche avait été plus heureuse, elle avait chassé de poste en poste Daendels jusqu'à Saint-Pancras, mais les désastres des autres colonnes le forcèrent à se replier non sans perte.

Quant à Albercrombie, qui n'eût été employé qu'en cas du succès, il fut paralysé par la mauvaise issue de la journée. Ses 7000 hommes qui eussent été d'un si grand poids en réserve sur le champ de bataille, se trouvaient compromis; il se hâta pendant la nuit de les ramener sur le gros de l'armée.

Cette belle victoire ranima toutes les espérances. Elle était aussi féconde en résultats que brillante. L'armée d'invasion fut constituée en état de blocus. Pendant qu'elle cherchait à se remettre du désordre de la défaite et de la perte de 5 à 6000 hommes, Brune inonda les grands polders, le Heer-Huigen-Waard et rendit inexpugnable l'espace entre Alkmaar et le Zuyderzée. Le théâtre des opérations actives était donc restreint à la langue de terre que côtoie la mer et que remplit le labyrinthe des dunes. Dès-lors, plus de ces combinaisons imprévues d'où naissent les grands succès. Toutes les tentatives du général ennemi devaient se borner à faire reculer l'aile gauche de l'armée gallo-batave, mais en gagnant quelques pas, il ne lui était point donné d'élargir le champ de bataille. Brune était toujours à même d'assurer ses flancs, et eût-il été plus d'une fois battu, le moment était inévitable où l'arrivée des renforts qu'on lui envoyait de toutes parts devait lui rendre la supériorité du nombre et l'offensive.

L'armée d'invasion avait été vaincue et les tentatives orangistes réprimées. Cependant la dernière division russe (du général Emmé 4 à 5000 hommes) étant entrée en ligne, le duc d'York, après quelques hésitations, ordonna une nouvelle attaque.

La nature des choses et l'expérience de la précédente journée en indiquaient le plan. Alkmaar, situé à l'angle formé par les inondations qui s'étendent à l'est, et les cours d'eau qui descendent au midi, était le centre des opérations de l'armée républicaine. Ses approches étaient couvertes par le canal qui communique avec le Zyp, puis à droite du canal par de nombreuses coupures, et à gauche par les hauteurs boisées de Bergen alors garnies d'une ligne de redoutes. Pour obliger Brune à évacuer Alkmaar, il fallait donc manœuvrer sur son front à travers des obstacles sans fin, ou tourner sa gauche dans le but d'enlever Bergen. Ce dernier moyen était seul praticable; il fut adopté. York lança sur la digue de Saint-Pancras Pultney pour retenir Daendels; il fit déboucher de Krabendam deux colonnes formées des Russes d'Essen (8300) et des An-

glais de Dundas (5000) pour enlever ensemble Schoorldam et s'avancer ensuite, les Russes sur Bergen et les Anglais sur Koedyck. Enfin il ordonna à Albercrombie (9000) de longer le rivage de la mer et de marcher droit à Egmond-op-Zée masqué par une brigade de Dundas qu'on détacha de Petten pour la montrer sur la digue de Kamp à Groet.

Cette combinaison réussit quoique incomplètement. Pultney occupa Daendels assez sérieusement pour l'empêcher de renforcer à temps la colonne de Dumonceau. Celle-ci, pressée par les Anglais de Dundas, ne put quitter la digue de Koedyck. Cependant les troupes françaises menacées à-la-fois à Schoorl et Kamp se rapprochèrent de Dumonceau et se liant avec lui par Schoorldam se concentrèrent entre le village et Schoorl. Là s'engagea une première action qui fut longue et vive. Enfin Schoorldam, attaqué à droite et à gauche du canal et par le feu d'une flottille, tomba au pouvoir de l'ennemi. Dès-lors les Français se retirèrent à Bergen, et Dumonceau au Koedyck, poursuivis pas à pas sur les deux rives du canal. De son côté, Albercrombie s'avança le long du rivage en repliant quelques faibles détachemens. Vandamme, averti de sa marche, appuya à gauche dans les dunes pour le surveiller.

Cependant Essen arriva dans la position de Bergen qui devait être le prix de la journée. Comme il attendait, pour commander la charge, l'appui des deux généraux anglais, les Français, remarquant son hésitation, prirent l'initiative. Leur mouvement détermina un déploiement général de la ligne ennemie dont l'effet fut de les replier dans leurs retranchemens.

Au même moment, l'attention de Vandamme fut attirée par Albercrombie qui dépassait Bergen. Ces deux adversaires cherchaient encore à se déborder : le combat se soutenait au centre et la droite n'avait pas été engagée à fond, lorsque la nuit survint. Les feux de bivouacs furent allumés sur toute la ligne, mais à minuit Brune fit battre la retraite.

Le front de son armée n'avait plus de continuité. Albercrombie et Dundas y pénétraient en saillie. Il préféra reprendre la bataille sur un terrain et dans une position choisis. La droite fila derrière les polders pour s'établir à Purmerend, Édam, Monnikendam, et couvrir les avenues d'Amsterdam que les coalisés eussent pu atteindre en tournant le Heer-Huigen-Waard. Désormais Daendels se trouvait en dehors du mouvement général, mais cet inconvénient était compensé par la nécessité où était l'ennemi d'occuper les débouchés de Hoorn et de Schermer-Horn. Les autres divisions firent halte de Wyk-op-Zée à Akersloot, le quartier-général à Beverwyk, les avant-postes à Bakkum et Limmen.

Le duc d'York plaça Pultney en observation devant Daendels; lui-même prit possession d'Alkmaar. Albercrombie, Essen et Dundas, gardant leurs positions respectives, se portèrent sur le front de l'armée

française. Tout faisait pressentir un nouveau choc, mais Brune, ayant reçu des renforts, était en mesure de le recevoir.

Dundas s'avança en deux colonnes, l'une par Limmen, l'autre par Akersloot; mais cette dernière, ne trouvant point d'espace pour se déployer, ne fut d'aucun poids dans les destinées de la journée. L'autre eut une plus grande importance; elle devait faire sa jonction à Kastricum avec Essen qui suivait la digue de Bergen. Si cette masse de forces eût pu s'affermir et pousser en avant, le terrain s'élargissant, l'armée gallo-batave n'eût plus rencontré d'appui qu'à Beverwyk. Kastricum était donc la clef du champ de bataille; aussi le général français ne négligea rien pour en rester maître. Pour ne point le laisser entourer, il divisa sa gauche en deux colonnes, destinées à opérer offensivement le long du rivage et sur le sommet des dunes. Quant à sa droite, une brigade placée à Uitgeest suffisait à paralyser la gauche de Dundas; une autre brigade occupa Limmen, s'appuyant aux étangs, et le reste de l'armée s'échelonna défensivement sur la digue de Bergen depuis Bakkum jusqu'à Beverwyk.

Lorsque le feu commença, Dundas enleva Akersloot et Limmen; sa gauche ne put dépasser Uitgeest, mais sa droite ne tarda pas à communiquer avec Essen qui de son côté avait emporté Bakkum. Ils se disposèrent ensemble à l'attaque de Kastricum. Toutefois le concours d'Albercrombie, qui avait été replié et contenu dans Egmond, leur manquant, l'engagement du centre n'eut point, avec les autres scènes de la bataille, la liaison qui l'eût rendu décisif. Essen, après une longue résistance, enleva la position et poursuivit les Français jusqu'à Nord-Doorp; là, eux-ci trouvèrent des renforts et recommencèrent vigoureusement le combat. Enfin, Brune, laissant seulement deux bataillons pour maintenir la communication avec la brigade de l'extrême droite, concentra le reste de ses troupes, aborda les Russes à la baïonnette, les rompit, les entassa dans Kastricum et leur reprit ce village maison par maison. L'ennemi se retirait en désordre par les deux digues, lorsque Albercrombie, ayant dégagé une partie de sa gauche, intervint, rallia les fuyards, culbuta les avant-gardes françaises et livra un nouvel assaut au village déjà tant disputé. Brune ne se laissa point surprendre; il vit la cavalerie ennemie se former en colonnes et manœuvrer pour tourner la position et tomber à revers sur sa ligne. C'était l'instant décisif: par une charge brillante, qu'il conduisit en personne, il arrêta le mouvement qui remettait en question le succès de la journée. La cavalerie se dispersa et l'infanterie recula jusqu'à Bakkum et Limmen.

Cette bataille acharnée affaiblit les coalisés de 4000 hommes et leur ôta l'espoir de forcer l'armée gallo-batave. Le duc d'York, convaincu de l'inutilité d'un nouvel effort, se retira dans le Zyp, et ouvrit des négocia-

ciations qui se terminèrent, le 18 octobre, par une convention aux termes de laquelle les coalisés s'obligèrent à se rembarquer et de rendre aux républicains 8000 prisonniers faits dans les campagnes précédentes, libres sans échange ni conditions.

VII.

INVASION DE LA SUISSE PAR LES ALLIÉS. LEUR DÉFAITE.

Bataille de Zurich (25-26 septembre).—Marche de Suwarof (23 à 27).—Sa retraite (28 septembre au 4 octobre).—Fin de la campagne.—Avènement du premier consul.

Massena épiait le moment de profiter des mouvemens qui s'opéraient dans le camp ennemi. Il résolut de brusquer l'attaque lorsque les dernières colonnes de l'archiduc eurent passé le pont de Schaffhouse.

Korsakof venait d'amener sur la Limath 26,000 hommes. Hotze (19,000), Jellachich (7000) et Linken (9000) étaient restés avec un pareil nombre de combattans : le premier, à la pointe méridionale du lac de Zurich; les deux autres dans les Grisons. Suwarof amenait de l'Italie 21,000 Russes et impériaux; enfin les émigrés de Condé et les Bavaois accouraient par Constance, forts de 10,000 hommes. Quelques jours encore et une masse de 80,000 combattans allait peser sur l'armée d'Helvétie qui était répartie de la manière suivante : à Bâle, Chabran (8000) de Bâle à l'Aaar; Menard (9000) sur la Limath; Lorges, Mortier, Klein et la cavalerie (30,000); sur la Linth; Soult (10,000) à Glaris; la brigade Molitor de la division Lecourbe (3000); au Saint-Gothard la brigade Gudin (3000); dans la vallée de la Reuss la brigade Loison (6000); enfin dans le Valais, Turreau (7 à 8000).

Déduisant Chabran et Turreau qui tenaient en échec, l'un l'armée d'I-

talie, l'autre l'armée du Danube, il restait à opposer à la grande armée de Suwarof moins de 60,000 hommes. La réunion des forces qui devaient la composer était donc une opération décisive; il fallait l'empêcher ou perdre la campagne. Les momens étaient précieux, déjà les colonnes de Korsakof et de Hotze se formaient pour se porter au-devant du général en chef, lorsque Massena prit les armes et déboucha de ses lignes.

Korsakof, ayant laissé 6000 hommes le long de la Limath, avait groupé 20,000 hommes dans Zurich pour attaquer le mont Albis; Hotze, posté sur les hauteurs en arrière de la Linth, s'appropriait à franchir cette rivière vers son confluent; Jellachich et Linken passaient des Grisons dans le canton de Glaris, mus tous deux par l'approche de Suwarof qui commençait à paraître au pied du Saint-Gothard. Les dispositions de Massena arrêtèrent complètement leur marche. Elles tendaient à pousser jusqu'au Rhin, à reprendre les mêmes positions qu'au début de la campagne. En conséquence, Lecourbe avait ordre de rentrer dans les Grisons par Dissentis; Soult, secondé par Molitor, devait forcer la Linth et culbuter Hotze jusqu'à Rheineck; le général en chef s'était réservé de frapper Korsakof d'un coup décisif en enlevant la colonne qu'il avait réunie à Zurich.

Dans ce but, il avait appelé sur la Limath, Menard dont une brigade resta au confluent de l'Aar, tandis que l'autre rejoignit Lorges et se concentra avec lui dans Dietikon, sous le commandement d'Oudinot, et que Klein et Mortier se serrèrent en masse devant Zurich.

Le 25 septembre tout était prêt et la ligne entière s'ébranla. Menard ouvrit d'abord vers Baden un feu violent pour retenir l'extrême droite des Russes, ensuite Lorges surprit, à Dietikon, le passage de la rivière, entoura dans leur camp trois bataillons, que l'on fut obligé de tuer jusqu'au dernier homme, et protégea l'établissement d'un pont sur lequel Oudinot (15,000) défila sur-le-champ pour remonter la rive droite et se rapprocher de Zurich. De l'autre côté Klein et Mortier couronnèrent les hauteurs qui dominent la ville et resserrèrent dans ses murs les avant-postes ennemis.

Rien n'égale l'à-propos de ces mesures si ce n'est la précision avec laquelle elles furent exécutées. De son côté Soult passa vivement la Linth, et comme Hotze accourait pour reconnaître cette attaque soudaine, une balle l'atteignit, il mourut et le désordre se mit dans sa troupe qui se dispersa et que l'on poursuivit par la route de Saint-Gall. Enfin Molitor, qui devait soutenir son collègue en se portant à Wesen, fut retenu aux ponts de la haute Linth, par l'arrivée imprévue de Jellachich. Le combat s'engagea, et, à l'aide de ses retranchemens, le général français resta vainqueur après avoir fait essuyer de grandes pertes aux impériaux.

Ces beaux succès préparèrent la brillante journée du lendemain. Au jour Korsakof était enveloppé dans Zurich par 35,000 hommes et sa perte était inévitable. Il n'avait plus d'autre ressource que de prendre pour appui cette ville divisée par la Limath en deux parties égales pour livrer une double bataille, contenir sur la rive gauche Klein et Mortier, et sur la rive droite, s'ouvrir la route de Wintherthur en rompant les rangs d'Oudinot. Ce fut de ce côté surtout qu'il y eut une lutte sanglante et acharnée; enfin par un effort désespéré, l'infanterie russe se fraya un passage et parvint à s'éloigner de ce fatal champ de bataille; mais lorsque ses dernières files se furent écoulées, la trouée, qu'elle avait un moment ouverte, se ferma désormais impénétrable, et l'arrière-garde et les équipages furent refoulés dans la ville où les troupes de Klein et Mortier accouraient. Bientôt toutes les rues furent envahies, les Russes, au nombre de 5000, s'y défendirent encore, mais ils furent obligés de déposer les armes.

A l'autre extrémité du lac, Soult profita de la déroute des coalisés pour précipiter leur retraite sur le Rhin et pour seconder en se portant à Wesen les opérations de Molitor contre Jellachich. Ce dernier général attaqué par ses deux ailes, se replia dans les Grisons et renonça à faire sa jonction avec Linken qui, pendant la nuit, avait débouché d'Eugi pour se porter sur Glaris.

Cependant Suwarof était déjà au cœur de la Suisse; le 23 ses avant-postes se heurtèrent contre Gudin qui commençait le mouvement prescrit à Lecourbe sur les Grisons. C'était là une de ces complications sur lesquelles le vieux feld-maréchal n'avait point compté. Au lieu de gravir d'emblée le Saint-Gothard il fallut combattre. Il marcha de sa personne sur Airolo avec 15,000 hommes et envoya Rosenberg (6000) à Dissentis pour se rabattre sur Urseren et cerner les troupes qui osaient lui tenir tête.

Gudin plia sous le poids de la colonne ennemie, non sans défendre, durant une journée entière, le revers méridional du Saint-Gothard. Ses soldats profitèrent des aspérités d'un terrain qui leur était connu, tuèrent aux Russes 1200 hommes d'élite sans éprouver de pertes. Le lendemain ils se maintinrent avec la même ténacité sur le versant intérieur, puis, comme Rosenberg commençait à déboucher dans le val d'Urseren, ils s'enfoncèrent, par leur droite, dans les glaciers et prirent position sur le mont de la Fourche, prêts à ressaisir le Saint-Gothard ou à se porter sur Lucerne selon les évènements. Dans cette dernière journée Lecourbe, au bruit de l'approche des Russes, se hâta de remonter la Reuss afin de gagner Urseren; toutefois l'ennemi l'ayant prévenu, il fit détruire le pont du Diable et s'arrêta sur la rive opposée aussi long-temps qu'il put contrarier sa reconstruction, après quoi il descendit la vallée et fit occuper, le long de ce précipice, les positions accessibles. Suwarof put alors se déployer

par la rive droite jusqu'à l'embouchure de la Reuss dans le lac. A cet endroit la masse des rochers pendant à pic sur les bords du lac, interrompt la route; on se rend ordinairement par eau de Fluelen à Brunnen d'où l'on remonte la Mutten jusqu'à Schwitz où la chaussée recommence. Selon le plan des coalisés, Sellachich devait pénétrer à Schwitz et préparer une flottille pour le transport des Russes. A son absence, à la contenance assurée des troupes postées sur l'autre rive, Suwarof conjectura que ses lieutenans étaient aux prises avec quelque puissant obstacle. Il résolut aussitôt de passer sur le corps de Lecourbe et de tourner le lac par Lucerne. Un combat de géans s'engagea entre l'armée russe et la brigade française. Celle-ci, placée sur des rochers à pic, accabla ses adversaires d'un feu meurtrier; ils ne se rebutèrent point; pendant trois jours le bruit de la bataille retentit dans ces hautes vallées où les chances étranges de la guerre avaient conduit des adversaires séparés par tant de pays. Le troisième jour (27) Suwarof, irrité de l'imperturbable constance des Français fit jeter des solives sur les piles d'un pont détruit, et se disposa à forcer enfin le passage. Mais Lecourbe, par un trait d'audace inouïe, déjoua ce dessein en prenant lui-même l'offensive. Il saisit un millier d'hommes, passe avec eux la Reuss à son embouchure, enlève Altorf et surprend le camp des Russes. Leur général accourt et jusqu'à la nuit le feu se soutient sur la rive droite. Ce fut alors que le feld-maréchal apprit les désastres de Korsakof et des corps impériaux. Sa fureur n'eut plus de bornes, il enjoignit au prince russe sous peine de la tête, de revenir à la charge, il donna l'ordre aux généraux autrichiens de le rejoindre dans le canton de Schwitz, et laissant à Lecourbe l'honneur de la victoire, il abandonna la Reuss pour se jeter dans les montagnes à la recherche de ses lieutenans.

Près d'Altorf, est le confluent de la Schachen, petite rivière qui s'écoule parallèlement à la Mutten, dont elle est séparée par un massif épais d'environ 3 lieues. La colonne russe s'entassa dans le Schœchen-Thal et se mit en marche pour Mutten en suivant des sentiers à peine praticables. Elle n'employa pas moins de deux jours à ce court trajet. Cependant deux mouvemens s'opérèrent aux extrémités de la vallée où Suwarof transportait son armée. Massena établit à Schwitz la division Mortier; tandis que Molitor, averti par Lecourbe de l'approche des Russes, courut à Linken, qui occupait toujours Engi, le calbuta, le fit poursuivre dans les Grisons et prendre poste au mont Bragel.

Arrivé dans le Mutten-Thal, Suwarof fut déconcerté de n'y point trouver les impériaux; il passa deux jours à Mutten, autant pour les attendre que pour donner du repos à ses troupes harassées; puis il comprit qu'une plus longue inaction allait le perdre. Entouré par Mortier et par Molitor, pressé par Lecourbe qui s'engageait à son tour dans les gorges du Scha-



MASSÉNA (André).

Né à Nice le 6 mai 1758, Maréchal de France, Duc de Rivoli, Général en chef de l'armée d'Helvétie en 1799, — de l'armée d'Italie en 1805, — de l'armée de Portugal en 1810. — Mort le 4 avril 1817.

Bataille de Zurich (1799).

chen-Thal, il avait à choisir entre la route de Schwitz et celle du mont Bragel. Toujours préoccupé de sa jonction avec Jellachich et Linken, il prit la dernière et s'arrêta au projet de les rallier sur la Linth pour se porter par Wesen au-devant de Korsakof. Molitor n'avait que deux bataillons quand la tête de la colonne ennemie l'aborda. Suwarof, informé de sa faiblesse, l'avertit que ses deux lieutenans s'avançaient sur ses derrières et le fit sommer de se rendre. La réponse fut loin d'être satisfaisante; Molitor apprit au feld-maréchal que son rendez-vous était manqué, que les impériaux étaient rejetés sur le Rhin, que l'armée d'Helvétie était partout victorieuse et que lui-même devait songer à déposer les armes.

Suwarof ordonna aussitôt l'attaque; il n'avait devant lui qu'un millier d'hommes, mais un millier d'hommes rangés dans une de ces positions comme la Suisse en présente; ils tinrent jusqu'au soir et le lendemain se voyant tournés par leur droite ils se retirèrent sur la Linth. Une nouvelle action s'engagea au confluent de cette rivière et du Kloen; la brigade entière renforcée d'un bataillon y prit part et son intrépide résistance, fermant aux Russes la route de Wesen, détruisit les dernières espérances de Suwarof. Le 4 octobre il évacua Glaris, et par les mêmes défilés qu'avait suivis Linken, il gagna les Grisons. Depuis onze jours que la Suisse était envahie il avait été constamment tenu en échec par des poignées de combattans. Le feu, les marches pénibles lui avaient enlevé le tiers de son armée.

Massena se retourna aussitôt contre Korsakof qui était revenu en-deçà du Rhin, il le força de passer définitivement le fleuve, puis il s'empara de Constance. Soult était toujours à Rheineck; ainsi l'on avait reconquis la barrière du Rhin. Ces mémorables succès rappelèrent l'archiduc sur le Danube et amenèrent la dissolution de la coalition.

Dans les plaines de l'Italie, à la Trebbia, à Novi, l'élite de Suwarof avait péri; les vallées de la Suisse étaient jonchées des ossemens de ceux qui avaient survécu à ces journées où la victoire avait été si chèrement achetée. Korsakof n'avait pas perdu moins de 13,000 hommes à Zurich. Enfin, il restait à peine 30,000 des 86,000 qui étaient successivement arrivés du fond de la Russie. Leurs généraux, furieux de ces désastres, accusèrent de perfidie le cabinet aulique; et, sans attendre les ordres de leur cour, ils s'éloignèrent du théâtre de la guerre. Massena rentra dans les Grisons par Dissentis et pénétra jusqu'à Mayenfeld. L'hiver arrêta ses progrès et mit fin de toutes parts aux hostilités.

Pendant cette suspension d'armes, un immense événement changea la face de la république. Le directoire fit place au consulat, c'est-à-dire à Bonaparte. Le gouvernement, né de la convention, s'était trouvé en butte à toutes les passions violentes soulevées par la crise inouïe de 1793;

mais il avait eu surtout à lutter contre la réaction qui avait suivi la chute du comité de salut public. La seule arme qu'il pût opposer à ce déchaînement, la légalité, étant tournée contre lui, il fit appel à la force militaire. C'était revenir au système dictatorial en investissant de la dictature l'armée ou celui de ses généraux qui la représentait le mieux. Mais qui eût osé rivaliser avec le vainqueur de Rivoli, des Pyramides? Quel autre entraînait comme lui les soldats? Quel autre était autant que lui l'homme de la révolution? Il en avait suivi sans hésitation toutes les phases, et sa pensée avait toujours été en harmonie avec l'idée appropriée aux nécessités du moment. Aussi le parti populaire, fatigué d'une lutte intestine qu'entretenait l'attitude hostile de l'Europe, le jugea-t-il assez fort pour terrasser la coalition, et dégager l'administration intérieure de l'action des partis vaincus.

Bonaparte n'eut qu'à paraître pour obtenir le pouvoir suprême, tant la révolution tendait irrésistiblement à se personnifier en lui. L'histoire de la révolution est désormais la sienne. On verra dans les chapitres suivans par quelles admirables campagnes il déjoua et finit par énerver la conjuration de l'aristocratie féodale contre les principes de l'assemblée constituante.